# LIRE EST LE PROPRE DE L'HOMME

Témoignages et réflexions
de cinquante auteurs de livres
pour l'enfance et la jeunesse

*l'école des loisirs*

*Le livre*

**Contre l'obscurantisme et la censure :**
**« Lire est le propre de l'homme.**
**De l'enfant lecteur au libre électeur »**

Pour Brigitte Smadja : *Il faut donner des livres aux enfants… pour les délivrer* ; pour Marie-Aude Murail : *Ce n'est pas la lecture qui est en danger, ce sont les illettrés* ; pour Yvan Pommaux : *Lire est le propre de l'homme*, et pour Claude Ponti : *Ni vous ni moi ne sommes des phacochères !*

*l'école des loisirs* est heureuse de vous offrir ce petit livre qui rassemble des propos et des dessins inédits d'une cinquantaine de ses auteurs.

Destiné aux professionnels du livre, aux éducateurs, aux enseignants et aux parents, il est évidemment dédié aux enfants.

*Les auteurs*

Cinquante écrivains et illustrateurs pour l'enfance et la jeunesse à *l'école des loisirs* livrent leurs témoignages et réflexions. Ils rappellent l'importance du livre dans le développement de l'enfant et de l'adolescent, ainsi que le lien vital qui existe entre lecture, éducation, liberté et, donc, démocratie. Car l'enjeu est bien là : c'est l'éducation du sens critique qui donne aux lecteurs la liberté de choisir et leur assure d'être demain des femmes et des hommes libres.

# Lire est le propre de l'homme

## *De l'enfant lecteur au libre électeur*

Témoignages et réflexions
de cinquante auteurs de livres
pour l'enfance et la jeunesse

*l'école des loisirs*
11, rue de Sèvres, Paris 6e

*Aux enfants…*

## *Pourquoi ce petit livre ?*

Connaissez-vous deux verbes plus proches que lire et élire ? Connaissez-vous deux mots plus proches que lecteur et électeur ?

C'est souvent en ces temps d'effervescence politique que l'on comprend le mieux le lien vital qui existe entre lecture, éducation, liberté et donc… démocratie.

L'enjeu rappelé dans ce recueil est bien là : c'est l'éducation du sens critique qui donne aux lecteurs la liberté de choisir et leur assure d'être demain des femmes et des hommes libres.

Cet esprit anime *l'école des loisirs* depuis bientôt un demi-siècle.

Une cinquantaine de ses auteurs, de textes ou bien d'images, parfois des deux, nous ont fait l'amitié de nous éclairer, chacun à sa manière, sur la motivation profonde de leur création en direction de l'enfance et de la jeunesse.

Voici, pour vous, leurs témoignages et leurs réflexions.

Jean Delas et Jean-Louis Fabre, directeurs de *l'école des loisirs*,
septembre 2011

## *Je suis protégé par des amis discrets et passionnants*

Quand j'avais sept ou huit ans, les nuages commencèrent à s'amonceler au-dessus de ma tête. Ma mère devenait étrange. Elle changeait de comportement d'une seconde à l'autre. Elle marmonnait des choses incompréhensibles et prononçait tout à coup des mots violents.

Elle avait l'habitude de faire chaque jour une promenade d'une heure dans la campagne toute proche de notre banlieue. Et, depuis peu, elle avait avancé l'heure de cette promenade. Elle quittait la maison vers trois heures et demie du matin.

Quand je lui demandai pourquoi elle se levait si tôt, elle me répondit qu'elle ne voulait pas rencontrer des gens.

Bientôt, elle ne sortit presque plus de notre appartement, sauf pour aller à l'église le dimanche matin et le mercredi soir. Mes parents faisaient partie (et, par conséquent, mes frères et moi aussi) d'une secte protestante qui interdisait tout : le cinéma, le sport, le théâtre, les livres. Tout sauf la Bible.

Cette secte était dirigée par un « apôtre » qui se prétendait immortel. Et tous ceux qui le croyaient allaient, le jour choisi par le Seigneur, entrer au paradis avec lui.

Chaque soir, lorsque mes parents étaient couchés, ma mère accusait mon père d'infidélités et l'insultait avec des mots interdits. Des mots qui m'auraient valu une gifle immédiate si j'en avais prononcé un seul.

Mes deux frères avaient quatorze et onze ans de plus que moi. L'aîné se maria quand j'avais huit ans, le second ne rentrait que tard le soir, quand tout le monde dormait.

Moi, je couchais dans un coin du salon. Juste derrière le mur qui le séparait de la chambre de mes parents. J'entendais tout. Je n'arrivais plus à m'endormir. Ma situation était délicate.

J'aurais voulu disparaître. Dans la journée, je n'avais pas de problèmes. Je passais ma vie dehors à jouer au foot avec mes copains, à discuter, à traîner. Mais le soir ?

Dans notre classe, il y avait une caisse avec une trentaine de livres que les élèves avaient le droit d'emprunter. Un jour, je me suis décidé à en rapporter un à la maison. Je crois que c'était une histoire de la Confédération helvétique (normal : nous étions dans une école de la banlieue ouvrière de Zurich). Le soir, je me mis à le lire, prétendant qu'il s'agissait d'un devoir. C'était un peu ennuyeux, mais, quand même, j'entendais moins les voix derrière la cloison. J'empruntai un deuxième livre, puis un troisième. Certains d'entre eux me faisaient complètement oublier mes soucis.

Toutes les écoles du monde connaissent deux hiérarchies : celle des profs et celle des élèves. Chez nous, le premier de la classe, selon les profs, portait des lunettes et était fils de commerçants. Ce qui le mettait dans la catégorie des riches. Il n'était pas doué en sport et n'avait aucun succès auprès des filles. Sa façon de s'intéresser à des choses qui n'étaient pas à la mode m'intriguait. Au lieu de jouer au foot, il lisait et semblait très pris par ses lectures. Il avait vraiment l'air d'aimer ça. Je l'observais. Je commençai par lui poser des questions sur les devoirs. Puis, une ou deux fois, je m'assis à côté de lui à la récré :

– Qu'est-ce que tu lis ?

Il me montra son livre :

– C'est le dernier *Winnetou*. Je l'ai eu ce matin à la bibliothèque.

– Ah. À la bibliothèque ? Tu vas à quelle bibliothèque ?

– Ben, à la bibliothèque municipale, Tramstrasse.

Je voyais très bien où était la rue, mais je n'y avais jamais vu aucune bibliothèque. Je posais mes questions en feignant l'indifférence. Et je n'osais

pas lui demander combien cela coûtait. Au fil de nos conversations, un jour, il m'apprit que c'était gratuit ! On te donnait des livres pour rien ! Pas de dépôt ? de garantie ?

– Non. Tu donnes ton nom, ton adresse. La bibliothécaire te remplit une carte et, quand tu prends un livre, elle inscrit le titre sur ta carte.

Il me montra sa carte : ses nom et adresse étaient inscrits sur la première page, sous l'en-tête de la bibliothèque. Il y avait trois feuillets qui se dépliaient, lignés comme nos cahiers d'écriture. Sur chaque ligne, un titre et, à côté, un tampon : « Rendu. »

– Si tu veux, tu peux venir avec moi. La bibliothécaire connaît ma mère. Elle te fera une carte. J'en suis sûr.

– Humm…

Je regardai autour de moi, un peu absent.

– Oui, c'est une idée. J'aimerais bien des trucs un peu plus marrants que ceux qu'on a en classe.

– Ça n'a aucun rapport. Tu verras ! Je lui dirai de te donner *Winnetou*. C'est génial. C'est des westerns. Winnetou est un chef indien. Sa tribu vit dans des tipis. Et il y a aussi des trappeurs blancs. Le meilleur, c'est Old Shatterhand. Il vit comme les Indiens. Lui et Winnetou sont amis. Mais avec les autres, c'est la guerre… Enfin, il y a au moins dix livres de *Winnetou*.

Le lendemain, j'étais avec mon copain devant « sa » bibliothécaire.

Elle avait peut-être trente ans mais, pour moi, c'était une dame. Elle devait porter un tailleur bleu foncé et une blouse claire. L'équivalent du costume-cravate. Ses cheveux noirs frisés étaient attachés sur la nuque par une barrette d'écaille. Mon copain me présenta et lui expliqua que je voulais lire des *Winnetou*.

Elle sourit et me dit de l'attendre devant un bureau situé un peu à l'écart. Elle tamponna la carte de mon copain et il disparut dans les rayonnages qui s'étiraient derrière. Elle vint s'asseoir derrière le bureau, sortit un grand livre noir, y inscrivit mes nom et adresse, puis remplit une carte toute neuve. Elle

m'expliqua que j'avais droit à cinq livres par visite, que je pouvais les garder un mois, que je ne devais ni écrire ni dessiner dedans, ne pas les salir et ne pas corner les pages. Quand elle eut fini, elle me demanda si je savais comment trouver les livres. Je ne savais pas. Elle me prit par la main et m'emmena dans les rayons pour enfants.

La bibliothécaire me montra tous les rayons : des livres pour les petits, avec des images, des livres qui expliquaient comment réparer un vélo, comment construire un moulin à eau, fabriquer un circuit électrique. Apparemment, tout pouvait s'apprendre en lisant des livres.

Enfin, elle me montra les rayonnages qui m'intéressaient.

Des centaines de livres avec des Indiens, des cow-boys, des chercheurs d'or, des pirates, des naufragés, des explorateurs. J'étais là, à regarder partout, étourdi. Elle m'expliqua que les sections étaient signalées par des petits panneaux et que, à l'intérieur de chaque section, les livres étaient rangés par noms d'auteurs, dans l'ordre alphabétique.

– Tu vois, par exemple, ton *Winnetou*, tu le trouves là, section « Aventures ». Puis tu vas à M comme May. Karl May, c'est l'auteur, et tu trouves tous les livres qu'il a écrits à la suite, cette fois dans l'ordre alphabétique des titres. *Winnetou* est vers la fin de sa rangée puisqu'il commence par un W.

Je suivis son doigt et, en effet, il y avait peut-être vingt ou trente livres avec le nom de Karl May.

Elle me donna celui que je voulais.

– Tu en veux un autre ?

– Je peux en avoir cinq ?

– C'est beaucoup, cinq. Tu es sûr que tu les liras en un mois ?

– Je sais lire très vite, vous savez.

Elle rit.

– Bon, puisque tu aimes les aventures, je vais te donner des livres d'auteurs différents. Tu me diras ceux qui t'ont plu. Ensuite je t'en trouverai d'autres.

Elle marcha d'un pas décidé d'un rayonnage à l'autre et sortit les cinq premiers livres de ma première visite.

Trois jours plus tard, j'étais de retour. Avec mes cinq livres lus.

Elle était surprise :

– Tu n'as pas aimé ?

– Oh si ! Mais j'ai tout lu !

– Tu as tout lu ? – elle regarda la date d'inscription sur ma carte. Tu as tout lu en trois jours ?

– Oui, madame.

Elle resta un moment silencieuse.

– Raconte-moi !

Elle prit un livre après l'autre, je lui racontais le contenu de chacun. Et puis, pour chaque livre, elle donnait un coup de tampon : « Rendu. »

– Lequel as-tu aimé le plus ?

– *Winnetou*, bien sûr. Et l'histoire de Burning Daylight en Alaska, avec les chercheurs d'or.

– Ah… Jack London.

Elle m'emmena de nouveau dans les rayonnages. Me montrant Jack London, Stevenson, Verne, Kästner et beaucoup d'autres que j'ai oubliés. Elle me montra des couvertures et m'expliqua, quand je fronçais le nez, que l'on ne pouvait pas forcément juger du contenu à partir de l'image. Que l'auteur, c'était le plus important. Et qu'il fallait être curieux. Que ce n'était pas grave d'être déçu. Qu'on avait souvent de très bonnes surprises.

Je la regardais, méfiant : je ne veux pas être déçu. Parce que, quand j'aime, je suis avec mes héros. Je suis dans mon lit de trappeur, dans ma cabane faite de gros rondins de bois brut, j'entends hurler le vent. Mais je suis au chaud, protégé par le talent de mes amis discrets et passionnants, les auteurs.

Plus d'un demi-siècle plus tard, rien n'a changé. D'autres amis se sont ajoutés à cette première liste. Toujours aussi discrets, toujours aussi

passionnants. Je n'ai plus peur. Je sais qu'une inépuisable chaîne d'ami(e) s m'attend.

Arthur Hubschmid, directeur éditorial et cofondateur de *l'école des loisirs*

# SOMMAIRE

*Chen Jiang Hong*
*Jean-François Chabas*
*Marie-Aude Murail*
*Grégoire Solotareff*
*Agnès Desarthe*
*Boris Moissard*
*Philippe Dumas*
*Valérie Zenatti*
*Stephanie Blake*
*Nadja*
*Claude Ponti*
*Kitty Crowther*
*Pascal Lemaître*
*Malika Ferdjoukh*
*Nathalie Kuperman*
*Dorothée de Monfreid*
*Christian Oster*
*Marie Desplechin*
*Olivier Melano*
*Yvan Pommaux*
*Anaïs Vaugelade*
*Geneviève Brisac*
*Kimiko*
*Michel Van Zeveren*
*Tania Sollogoub*
*Mario Ramos*

*Susie Morgenstern*
*Florence Seyvos*
*Magali Bonniol*
*Sophie Chérer*
*Michel Gay*
*Colas Gutman*
*Claire Ubac*
*Frédéric Stehr*
*Nathalie Brisac*
*Jeanne Ashbé*
*Soledad Bravi*
*Gisèle Bienne*
*Alan Mets*
*Catharina Valckx*
*Xavier-Laurent Petit*
*Fabian Grégoire*
*Brigitte Smadja*
*Pascale Bougeault*
*Audren*
*Philippe Corentin*
*Victor Hugo*


LIBERTÉ
ÉGALITÉ
FRATERNITÉ
LA TERRE
LA MER
FORÊT
TRAVAIL
PATIENCE
COURAGE
ENGAGEMENT
VÉRANCE
PERSE
SAVOIR
ETRE
AVOIR
VOIR
AVENTURE
DÉCOUVERTE
OBSERVATION
ESPOIR
CROIRE
LIRE
A
JOIE
COMPASSION
TOLÉRANCE
cheujianghong. 2011.

## *Battons-nous*

### Jean-François Chabas

Quand un romancier qui ne vit que de sa plume prend la défense des livres, sans doute peut-on être tenté d'y voir un plaidoyer *pro domo*…

Mais bien avant de devenir écrivain, avant d'avoir l'idée saugrenue d'en faire un métier, je vénérais les livres. La liste des signataires de ce manifeste sera sûrement très longue, et la place m'est comptée. Que dire, si vite ? Le livre a structuré mon esprit. Il a construit mon intellect, nourri ma morale et ma sensibilité. Homère, comme Stevenson, comme Camus, sont des maîtres irremplaçables. Huckleberry Finn, ou Moumine le Troll, des compagnons de rêverie qui nous suivront le temps de notre existence. Si j'avais été livré à la télévision, aux consoles de jeux et à Internet, mais quasiment privé de lecture, comme il est de plus en plus fréquent chez les enfants, je serais une autre personne, sèche et creuse assurément ; la seule idée est effrayante.

Mesdames, Messieurs, qui désirez nous gouverner, je ne peux imaginer que vous trouviez avantage à régner sur un peuple décérébré. Car le livre n'est pas un luxe, ni une fantaisie d'intellectuel, ni l'expression d'un snobisme. Ceux qui voudraient nous le faire croire sont de clinquants imbéciles, ou, plus grave encore, des esprits malins espérant exploiter l'ignorance.

Battons-nous.

## *Une grande cause nationale*

### Marie-Aude Murail

La lecture serait-elle en danger ?

Constance est en Terminale L, littéraire donc. Sur son écran d'ordinateur, elle avale en *streaming* les épisodes de *Glee*, énième série culte américaine, c'est aussi une *otaku*, une fan de mangas. Pour le bac, elle a dû ingurgiter le tome III des *Mémoires de guerre*, de CDG – je crois qu'elle préfère définitivement l'aéroport du même nom. C'est une fille de notre temps, et c'est aussi la mienne.

Vais-je partir en guerre contre Internet ? Une enquête sur les « pratiques culturelles des Français à l'ère numérique » a démontré que plus on utilise Internet, plus on va au cinéma, au théâtre, au musée, et plus on lit de livres. Constance aime Jane Austen en VO et vient de finir *Hors champ*, de Sylvie Germain.

Vais-je me battre contre les mangas ? Constance m'en a fait découvrir d'excellents, dont *Les Gouttes de Dieu*, à la gloire du vignoble bordelais !

Qu'est-ce que je vais bien pouvoir trouver pour défendre la lecture ? Ah oui, haro sur le livre numérique ! Mon mari a fait partie du jury du premier Prix du livre numérique. Dix romans, soit trois mille pages ; c'est très agréable, paraît-il, de lire sur un e-book. Qu'importe le flacon pourvu qu'on ait l'ivresse et qu'accessoirement on respecte mon droit d'auteur.

Bref, je n'ai pas d'énergie disponible pour me battre contre les moulins à vent. La lecture ne va pas si mal que ça, les lecteurs existent, je les rencontre toutes les semaines. Pourtant, si j'ai pris la plume – façon de parler quand on est devant un clavier –, il doit bien y avoir une raison.

Elle tient en un chiffre : trois millions. Au dernier état des lieux, c'est le nombre d'illettrés en France.

Ma fille a appris cette année en cours de philosophie que certains concepts s'éclairent par le concept opposé. Pour savoir ce qu'est la lecture, il convient de rappeler ce qu'est la non-lecture. Un jeune Français sur dix éprouve de telles difficultés à lire qu'il ne peut comprendre un énoncé simple. Comme le signalait un récent *Télérama*, un illettré est limité à une communication de connivence avec ses pairs : « je me comprends », dit-il, mais il avance en fait dans un brouillard linguistique. Il peut être la proie de tous les manipulateurs, gourous, terroristes, démagogues, dont les discours stéréotypés et totalitaires lui donnent l'impression de comprendre enfin quelque chose à ce qui l'entoure. Notre monde n'est pas tant celui du virtuel que celui de l'hyperécrit. Réserver une place de train, signer un chèque, retirer de l'argent dans un distributeur, gestes du quotidien qui exigent une seule et même compétence.

La lecture n'est pas un loisir qu'on puisse comparer au cinéma ou au jeu vidéo, c'est une nécessité de chaque jour, c'est le passeport pour l'insertion dans notre société et c'est ce qui donne accès à la liberté, liberté de parler, de penser, de circuler. Je me souviens de ce cri de mon fils aîné quand je lui avais parlé de ces milliers, de ces centaines de milliers de Français qui ne savaient pas lire :

– Mais c'est affreux, on les a abandonnés !

Trente années ont passé, rien n'a changé. Ce n'est pas la lecture qui est en danger, ce sont les illettrés.

Grégoire Solotareff


Tu me lis une histoire ?

## *Où je suis quand je lis ?*

### Agnès Desarthe

Nous n'avons pas de super-pouvoirs.

Nous ne volons pas de building en building en justaucorps munis d'amples capes.

Nos muscles ne sont pas (très) saillants.

Et pourtant, nous sommes des super-héros.

Nous, les écrivains, luttons pour la survie d'un univers menacé par les forces du mal. Un monde ancien et familier, douillet et civilisé, riche en bibliothèques et en imprimeries.

Chaque jour, notre mission est la même : sauver le livre. Armés de nos stylos (certes, de nos jours, les stylos s'appellent des ordinateurs, mais c'est la même chose), nous affrontons la malédiction bien réelle du virtuel.

C'est un combat éreintant.

Peut-être allons-nous le perdre. Il se peut que, malgré notre loyauté et la vigueur qui nous anime, nous finissions engloutis, défaits, détruits. Avant que cela n'arrive (mais, rassurons-nous, c'est pour dans très très longtemps), poussons ensemble un dernier cri, un appel.

Nous avons tous besoin d'histoires. Nous avons tous besoin de livres.

Nombreux sont ceux qui louent les bienfaits de la lecture : bonne pour la croissance, bonne pour la conscience, l'orthographe, la grammaire et la culture générale. On en serait presque à la déclarer d'utilité publique. Il n'est cependant pas prouvé qu'à rester penché sur les livres, on récolte davantage de bonnes notes à l'école que de problèmes de dos. La lecture, si lente, si

laborieuse, ne représente-t-elle pas une perte de temps, un encouragement à la rêverie et à la langueur, ennemies reconnues de la productivité ?

Ce qui me frappe, quand j'observe la place du livre dans notre société, c'est sa parfaite inadéquation du point de vue du temps : un livre s'écrit lentement, il se lit lentement. La lecture, même lorsqu'il s'agit de poèmes, de nouvelles ou de récits courts, s'inscrit dans la durée. Or, nous vivons dans un monde spectaculairement morcelé, rapide, efficace. Je ne dis pas que c'était mieux avant. Je constate simplement que, dans le monde où nous vivons, le livre, qui est lien, qui est présence, lenteur et silence, détonne.

Je songe à un élève de CE2 qui, lors d'une rencontre, s'est écrié :

– Mais où je suis quand je lis ?

Il était affolé. Je lui ai demandé de s'expliquer et il a déclaré :

– Quand je suis à la maison et que je lis, parfois, ma mère m'appelle ; elle est dans la même pièce que moi ; je l'entends, mais je ne peux pas lui répondre. C'est comme si elle était très loin. On est ensemble, mais je ne suis pas là.

Puis il a répété, et cette fois l'exaltation l'emportait sur l'inquiétude :

– Mais où je suis quand je lis ?

On pourrait croire, à l'entendre, que le livre est vécu comme un instrument de séparation, de morcellement (un de plus). C'est exactement le contraire. Quand cet enfant lit, quand nous tous nous lisons, nous sommes dans la littérature, unis, par un lien transcendant, au reste de l'humanité ; nous habitons un lieu commun et explorons une utopie qui mêle l'intime à l'universel. Ainsi la littérature est-elle autant un instrument d'émancipation qu'un outil de socialisation. Un genre d'objet transitionnel, un doudou de papier. Mais c'est trop peu, et j'ai, de plus, appris à me méfier des métaphores empruntées au monde de l'enfance, car c'est un univers que presque personne ne prend au sérieux.

Voyons ce que Franz Kafka et Primo Levi ont à nous apprendre sur le sujet.

Kafka disait de l'écriture qu'elle permet de « *sauter d'un bond hors du rang des assassins* ». Cette déclaration a souvent été mal perçue. Les gens qui n'écrivaient pas se sont sentis vexés, j'imagine. Les historiens, de leur côté, se sont empressés de nous rappeler que le raffinement d'une civilisation et son rapport privilégié à l'art n'avaient jamais empêché – c'est fort triste, mais c'est vrai – le triomphe de la barbarie. C'est peut-être dans cet esprit, d'ailleurs, qu'Isaac Bashevis Singer déclarait : « *La littérature est une force sans vecteur* », afin de nous rappeler qu'on ne peut exiger des livres qu'ils changent le monde. C'est vrai aussi. Comme il est vrai que certains assassins se recrutent parmi les plus fins lettrés. La littérature n'est pas un remède, et ce serait lui prêter une naïveté qui ne lui sied guère de supposer que Kafka ait voulu dire une chose pareille. Le saut qu'il évoque n'est pas forcément réussi, et ne garantit rien. C'est une tentative, une alternative.

L'écriture permet ce bond, la lecture aussi. Car ce sont les deux faces d'une seule et même pièce.

Qu'on lise un roman classique ou un récit déstructuré, un sonnet ou une page de prose poétique, on procède par identification. Identification au personnage, ou au narrateur, mais également identification à l'écrivain ou à la langue, ou encore au livre lui-même.

Il s'agit de sortir de soi, de se quitter, de présupposer une altérité séduisante, d'accepter de s'y laisser mener. « Où je suis quand je lis ? », mais aussi : « Qui je suis quand je lis ? » Je suis tour à tour le personnage, l'auteur, le mot, l'aventure. Je me dissous, et le fait que j'agrée volontiers cette petite disparition n'a rien à voir avec la haine de soi et tout à voir avec l'amour de l'autre.

Les mécanismes que je décris ne sont évidemment pas systématiques, ils sont en revanche facilités, rendus possibles par la lecture. On le vérifie dans les instants les plus critiques. Je pense à *Si c'est un homme*, de Primo Levi, et

plus particulièrement au moment où les déportés se récitent des vers de Dante Alighieri. Quand il ne nous reste rien, le souvenir de ce qu'on a lu demeure en nous ; il survit et nous survivons avec lui. C'est le cas limite, certes, mais il indique clairement que plus grande est l'adversité et plus poignant devient le besoin de lire, d'être en lien, d'être un homme, justement, au-delà de l'avilissement, du dénuement. Qu'importe alors si cette force est sans vecteur !

C'est pourquoi il est nécessaire de poursuivre la lutte, pour préserver et développer le goût de la lecture dans un monde où la violence se déploie de façon inquiétante, parce que la lecture constitue un contre-pouvoir, un refuge. Elle a l'immense mérite de nous rappeler que nous appartenons à une communauté. Peut-être s'agit-il d'une utopie, comme je l'ai dit plus haut, mais je ne crois pas qu'il puisse exister d'art littéraire en dehors de l'utopie humaniste. Le simple fait de rêver que quiconque puisse vous lire est si farfelu, si irréaliste, qu'il témoigne d'une foi touchante dans l'existence d'un espace commun, d'une commune curiosité pour ce qui fait de nous ce que nous sommes.

Mais supposons un instant que je me sois trompée, que le monde dans lequel nous vivons ne soit ni dur, ni violent, et que l'espèce humaine et la civilisation ne soient pas si menacées que cela, finalement. Que reste-t-il de notre mission ? Que reste-t-il de nous ? Nous, les super-héros défenseurs de la littérature ? Restent nos index timides pointés vers la liberté, vers un plaisir quasiment gratuit.

C'est là, à portée de main, ça ne tombe jamais en panne, ça tient au creux de la paume, c'est un miroir, une machine à remonter le temps, une porte ouverte sur l'autre, c'est un livre.

## *Homme de beaucoup de lecture*

Boris Moissard

Les spécialistes s'accordent sur une chaîne d'évolution qui aurait mené l'homme, en quelques millions d'années, de l'état de protozoaire à celui de possesseur d'iPad, en passant par les stades successifs de pithécanthrope, de Gaulois, de chevalier, de femme au volant, de banquier mondialiste et maintenant d'internaute sur Facebook.

Ce parcours est plausible. Il n'a qu'un défaut : celui de s'appliquer à l'espèce dans son ensemble. Donc, à une généralité. C'est-à-dire à pas grand-chose. Je vois personnellement un processus évolutif bien plus digne d'intérêt : celui qui concerne le bipède humain considéré au cas par cas et observé du seul point de vue de son développement individuel et moral. Voilà le terrain où se livrent les vrais combats, celui où se remportent les victoires déterminantes.

Toute manœuvre éducative tend vers cette forme de progrès qui consiste, en gros, au fil des âges, à transformer le nourrisson en garnement, le garnement en ado boutonneux, l'ado boutonneux en amateur de football, l'amateur de football en BHL, puis, si on y arrive, le BHL en Arielle Dombasle, et enfin – exploit ultime et apothéose déchirante – l'Arielle Dombasle elle-même en quelque chose qui ressemblerait à un Paul Valéry éternellement ressuscité et maintenu à titre honorifique en bon état de fraîcheur.

Pour réussir ce prodige d'alpinisme, il y a un moyen : la lecture. « Homme de beaucoup de lecture » disait-on jadis quand on voulait désigner quelqu'un qu'on prend plaisir à avoir à sa table. Si l'on prétend faire, à terme, du petit animal humain un convive de choix, le mieux sera de l'entourer de livres.

On lui imposera plusieurs bibliothèques parmi lesquelles il sera bien forcé de grandir. Il y trouvera d'abord de belles histoires, des récits d'aventures, des

hauts faits de cow-boys et de pirates, bref du dépaysement. Ce sera comme si une fenêtre s'ouvrait, livrant à ses regards toutes sortes d'aperçus distrayants. Mais plus tard, si l'opération réussit à 100 %, la fenêtre se refermera et le tourisme romanesque fera place au voyage intérieur. L'appétit de fiction s'atténuera au profit de cette faim proprement littéraire que la forme satisfait mieux que le fond.

La forme : c'est la voix particulière que font entendre les bons auteurs, ceux qui nous marquent non tant par ce qu'ils disent que par la façon qu'ils ont de le dire, par le ton propre qui est le leur et qui touche en nous le point sensible. Ces auteurs-là sont un raccourci dans la compréhension du monde. Ils nous font gagner beaucoup de temps sur le chemin du vrai et nous fournissent, en outre, quelques armes efficaces pour briller dans la conversation (grand motif d'orgueil, sinon la recette principale du bonheur).

Élevons nos enfants dans une furie de livres. Le papier imprimé représente pour eux une chance qu'il faut leur faire courir. Notre devoir est de les gaver de littérature.

Ils ont une faim de loup, un estomac d'autruche et, devant eux, un avenir d'autant plus prometteur que Balzac et Proust les y attendront de pied ferme. Or, je vous le demande, à part Balzac et Proust (additionnés de quelques autres), y a-t-il dans la vie quoi que ce soit qui ait la moindre importance ?



## *Des rencontres qui façonnent une vie*

Valérie Zenatti

On pourrait commencer par dire qu'un jour, j'ai ouvert un livre, mais je préférerais dire que je me suis ouverte à un livre. Un homme condamné à vingt ans de bagne pour le vol d'une miche de pain y venait en aide à une prostituée et à sa fille orpheline. J'apprenais que, dans les livres, on pouvait décrire la peur et la misère, mais aussi présenter une main tendue, et faire éclore la confiance dans le cœur des héros, et dans celui du lecteur.

J'avais quatre ans, et je réclamais sans relâche qu'on me relise cette version (très) abrégée des *Misérables*. Plus tard, j'ai rencontré une petite fille aux allumettes, Edmond Dantès, Fantômette et Jo, la garçonne des *Quatre Filles du docteur March*.

Ils m'ont appris le courage, le goût de la justice, l'audace, la rêverie. Je les considère comme des membres très proches de ma famille, qui m'auraient transmis leur expérience de vie et auraient façonné ma conscience, enrichi ma sensibilité.

Plus je les côtoyais, plus j'avais envie de découvrir leurs semblables. Les livres étaient une forêt magique où chaque arbre invitait à une aventure. Je n'étais plus seule, je n'avais plus peur, ou plutôt j'étais seule, mais cela n'avait rien d'angoissant.

Et puis, un jour, j'ai pris une calculette et fait une multiplication. Il s'agissait de calculer combien de livres je pourrais lire dans ma vie, en partant du principe que j'en lirais un par jour. J'avais dix ans, je m'accordais soixante-dix ans supplémentaires, ce qui donnait le résultat de vingt-cinq mille cinq cent cinquante livres. Un chiffre ridiculement petit par rapport à ce dont regorgeaient les bibliothèques, et aux livres qui ne cessaient d'être publiés.

Cela me déprima beaucoup.

Mais je n'étais pas fille à me laisser abattre et je continuais à lire, en comprenant peu à peu que ce que l'on nommait la *qualité* n'était pas si fréquent, et que c'était cette quête-là qu'il fallait mener, à la recherche des livres qui élèvent, ouvrent l'âme et l'esprit.

C'est dans ces années qu'écrire est devenu une nécessité aussi impérieuse que celle de lire, et publier – un rêve.

Le temps s'est écoulé, ploc, ploc, j'ai changé de pays une fois, deux fois, de langue aussi, de maison, d'amis. Mais partout j'emportais avec moi mon kit de survie : un livre, au minimum, et un cahier pour écrire. Ainsi équipée, je pouvais aller n'importe où, attendre des heures un bus, un train, un être, une trahison, je n'en avais cure, j'étais protégée, à l'abri.

Je suis devenue adulte, comme on dit. Le monde autour de moi a changé, j'ai changé dans ce monde, mais toujours avec un livre et un cahier à portée de main. J'ai connu des déceptions, des livres qui ne menaient à rien, et des étonnements, des éblouissements – Camus, Gary, Dostoïevski, Duras, Woolf.

Et un jour, j'ai rencontré Geneviève Brisac. Dans un livre, puis pour de vrai, comme disent les enfants. J'ai lu les romans qu'elle écrivait, et ceux qu'elle publiait. Je me souviens avoir pensé, émerveillée : on peut donc écrire ainsi. Pour les adultes, et pour les enfants. On peut, dans les deux cas, s'adresser à l'intelligence, à la sensibilité et à l'humour du lecteur. On peut le prendre par la main, lui chuchoter des mots de douceur à l'oreille, le faire rire, l'étonner, l'emmener là où il ne s'attendait pas à aller, là où soi-même on ignorait que l'on irait, et puis le lâcher parce qu'une fois le livre fini, il peut se débrouiller tout seul pour vivre, et trouver d'autres livres.

J'ai appris le respect que l'on doit à soi-même en écrivant, au lecteur qui nous lit, et aussi une façon de ne pas se prendre trop au sérieux, de sourire de soi et des autres, sans méchanceté, mais sans complaisance non plus.

J'ai appris un peu plus ce que le mot *liberté* signifiait.

Et j’ai eu envie d’aller vers d’autres, enfants et adultes, pour chuchoter ce mot à leur oreille, à mon tour.

*Soulever un cheval…*

Stephanie Blake



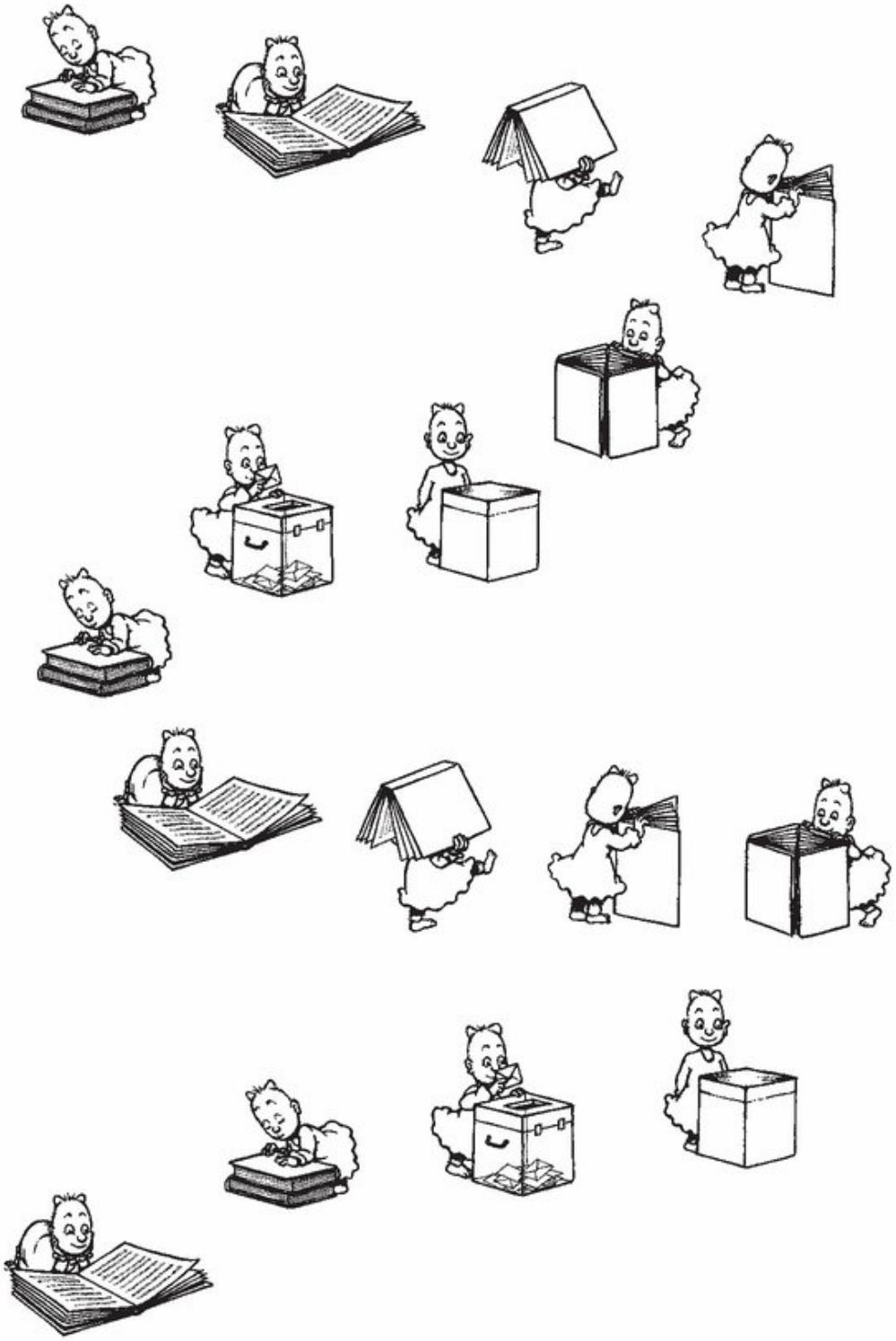
À New York, mon père m'emmenait le dimanche après-midi dans sa librairie préférée. C'était une petite boutique en forme de tour où les livres s'entassaient absolument partout. Il fallait monter un escalier en colimaçon pour arriver à la section destinée aux enfants. Je devais avoir cinq ans et je lisais tout ce que je trouvais. Je me souviens de l'odeur des livres quand je les ouvrais. J'étais fascinée par les dessins, les couleurs et les expressions des personnages. Ne sachant pas encore lire, j'inventais, au fil des pages, des histoires autour des images que je découvrais. Quelque temps plus tard, je compris que les lettres collées les unes aux autres formaient des mots, les mots des phrases, et que tout cela avait un sens : je lisais ! Les livres prirent alors une dimension tout à fait différente pour moi : je découvrais une autre voix que la mienne, une autre pensée. Lire me stimulait, reliait toute mon

énergie positive, réconciliait ma raison et mes instincts. J'aimais ou je n'aimais pas, je réagissais, je réfléchissais. Mes premières lectures ressemblaient à de premières amours, j'attendais avec impatience et ardeur l'heure des retrouvailles. Et puis, un jour, j'ai rencontré Pippi Longstocking (Fifi Brindacier), le personnage mythique d'Astrid Lindgren. C'était une petite fille de huit ans qui avait été élevée sur un bateau de pirates. Elle possédait des pouvoirs surnaturels et une grande générosité humaine. Elle n'obéissait à personne et trimballait avec elle un sac rempli d'or. Elle savait se servir d'un revolver et elle avait navigué sur les sept mers. À la fois rude et gentille, elle pouvait soulever un cheval et elle battait l'homme le plus fort du monde. Je m'identifiais totalement à elle, je vivais comme elle, je devenais moi aussi une héroïne, je battais l'homme le plus fort du monde. Pippi Longstocking m'enseignait quelque chose que je ne comprenais pas alors et que j'ai découvert beaucoup plus tard. Aujourd'hui, je sais que les qualités de cette petite fille viennent tout simplement de ce qu'elle savait rester fidèle à ses propres désirs. Elle était peut-être une rebelle qui s'attaquait aux lois des adultes et au carcan de l'école, et sans doute faisait-elle table rase de l'image conventionnelle de la petite fille, mais par-dessus tout, elle était fidèle à elle-même. Au fil du temps, elle est restée profondément gravée en moi et, aujourd'hui, c'est souvent en pensant à elle que je me sens le plus moi-même. Quand j'attaque le travail d'un nouvel album, je sais que la petite Longstocking n'est jamais très loin… Bien sûr, je n'ai pas de pouvoirs surnaturels, je ne sais pas me servir d'un revolver, mais soulever un cheval, oui, soulever un cheval, j'y arrive très bien !

(*Superlapin* a été réalisé par quatre classes de moyenne et grande sections, au Maroc.)


QU'EST CE QUE TU FAIS, MOMO?
J'ÉCRIS UN LIVRE. ÇA SE VOIT PAS?
UN LIVRE SUR QUOI?
UN LIVRE SUR MOI


LÀ, PAR EXEMPLE, Y'A MARQUÉ QUOI ?
Y'A MARQUÉ: "ALFREDO, JE L'AIME BIEN, MAIS C'EST DOMMAGE QU'IL POSE TOUT LE TEMPS DES QUESTIONS, IDIOTES"
IL EST NUL, SON LIVRE. FRANCHEMENT, JE VOIS PAS QUI ÇA PEUT INTÉRESSER
Nadja



*Livre libre lecteur électeur*

Claude Ponti

C'est moi qui ai gravé la première marque sur une omoplate de cerf. C'était mon premier cerf tué. Je ne pensais pas qu'il sortirait de cette humble marque un livre numérique des millénaires plus tard. J'avais l'esprit visionnaire, mais je m'étais arrêté au rouleau de papyrus.

Pourquoi ai-je gravé une marque sur cet os ? Parce que c'était mon premier cerf, et que je voulais m'en souvenir et pouvoir raconter ma chasse plus tard. Ensuite, à chaque nouveau cerf tué, une nouvelle marque et, à chaque nouvelle marque, une nouvelle histoire de chasse. J'étais le meilleur chasseur et, comme je racontais souvent mes chasses le soir avant le coucher, nos enfants devinrent à leur tour les meilleurs chasseurs des contrées.

Ma femme a fait de même, sur une omoplate, une marque pour une bonne futaie de cueillette, une autre marque pour une bonne terre de récolte. Pour être tout à fait franc, je crois me souvenir que j'ai copié/collé son idée dans ma tête.

Il faut comprendre, c'était une époque merveilleuse, mais floue. Nous autres humains n'étions sûrs de rien. Il y avait des hommes tigres et des femmes panthères. L'esprit des eaux se mêlait de tout, le feu était sauvage, le cru et le cuit non distincts, le décret du droit opposable au logement non publié et le soleil pouvait s'éteindre en un clin d'œil. (Je vous parle d'un temps que les moins de cent trente mille ans ne peuvent pas connaître.)

Entre autres, nous avions des doutes profonds sur le fait que nous étions humains, et que nous le resterions. À quoi bon être des grands chasseurs-cueilleurs-siesteurs si nos enfants devenaient des phacochères ou des bisons

butés ? Nous avions déjà des certitudes déstabilisantes sur nos ascendants proches et irrémédiablement darwiniens. On peut facilement cacher ou nier, voire manger ses ancêtres, mais il est impossible de supprimer sa descendance. Le risque de ne plus être en tant qu'espèce est plus grave que de ne plus savoir qui on est, humain ou phacochère.

Ce qu'avait découvert ma femme, c'était que, lorsqu'elle se souvenait d'une bonne futaie de cueillette grâce à une marque sur une omoplate, et qu'elle la racontait aux enfants, elle racontait en même temps mille autres choses. Comment aller à la futaie, comment s'équiper pour y aller, quels vêtements porter, quels outils utiliser, quelles ruses employer, quelles offrandes faire, quels remerciements prodiguer. Et, bien sûr, comment conserver, traiter, préparer les fruits de la cueillette, etc. Elle a compris que c'était ce qui faisait que nos enfants ne devenaient pas des phacochères. Car les phacochères ne cueillent pas les fruits comme les humains. Ils ne s'intéressent qu'aux fruits poussés dans la terre qu'ils fouillent avec leur nez rose à grosses narines ridicules. Et si leurs enfants deviennent des phacochères, c'est parce qu'ils font comme leurs parents qui se comportent en phacochères. La ceinture est ceinturée.

C'est là une chose fondamentale, les humains sont des humains parce qu'ils se comportent en humains, et leurs enfants sont humains pour cette raison que, justement, leurs parents se comportent en humains. Voilà une pensée qui a l'air d'un truisme en forme de lapalissade tautologique. Mais qu'on y songe un peu. C'est un abîme. Et il tient parfois à peu de chose que nous n'en soyons une autre.

Par conséquent, ma femme inventa l'écriture et, par là même, la lecture. Quand on donne du feu, on ne perd rien et on donne tout. Il en est ainsi de l'écriture et de la lecture. Forts de cette idée, nous parcourûmes le monde et les siècles. Les stèles des six textes fondamentaux de la Chine des Han, le calendrier maya, le Code d'Hammurabi, les sagas royales islandaises, le

Cantique des cantiques, l'obélisque de la place de la Concorde, c'est nous, ma horde familiale et moi.

Parce que nous avons inventé l'os et la pierre gravés, le galet d'argile couvert d'empreintes cunéiformes et séché, le papyrus, la xylogravure, le parchemin, le vélin, le palimpseste, le rouleau, le papier, le livre, le caractère mobile, le traitement de texte, la tablette et le livre numériques et la suite, parce qu'un jour, à l'aube du matin de l'humanité naissante, nous avons gravé une omoplate de renne…

Aujourd'hui, ne parlons-nous pas toujours de Salomon ou de Lao Tseu ? Et n'en tirons-nous pas de la sagesse pour notre propre vie ? De l'esprit de décision ? Ne lisons-nous pas les fables d'Ésope réécrites par La Fontaine, et passées par des versions persanes, arabes ou turques pour nous venir d'Inde ? N'en tirons-nous pas, depuis des milliers d'années, de quoi comprendre, choisir et agir par notre pensée personnelle, individuellement commune et culturelle, mais libre ?

Nasr Eddin Hodja cherche ailleurs ce qu'il a perdu ici, parce que ailleurs seulement il y a de la lumière. Et ici, nous aussi, depuis des siècles, nous trouvons dans la lumière de ses aventures une sagesse qui nous délivre de toutes les tyrannies sociales, politiques, religieuses et philosophiques. Parce que nous lisons.

Permettez-moi d'insister : nous sommes libres de savoir, de comprendre, de choisir et d'agir. Parce que nous savons lire et que nous lisons.

Nous sommes des êtres de culture ET de choix. Parce que nous savons lire et que nous lisons. Rien ne garantit que nous fassions les bons choix, mais comme nous lisons, nous choisissons, nous décidons. Et ni vous ni moi ne sommes des phacochères.

## *Une immense chaîne d'histoires*

### Kitty Crowther

L'autre jour, une amie sud-africaine, Cathy, est venue chez moi.

Elle regarde mon prix Astrid Lindgren, merveilleusement encadré, illustré et calligraphié. Elle est très émue. Je vois même quelques larmes briller dans ses yeux. Je lui demande :

– Au fait, pourquoi es-tu si émue ?

En anglais, elle m'explique l'importance des livres pour les enfants. J'aurais aimé avoir un petit enregistreur : c'était si beau, si évident. Avec cet accent si délicieux.

Voici, en gros, ce qu'elle m'a dit :

– C'est tellement important qu'une personne qui fait des livres pour les enfants reçoive un tel prix. Vous êtes (les auteurs et les illustrateurs) une articulation centrale de la civilisation, dans le beau sens du terme.

« Waouh, me suis-je dit. C'est peut-être un peu excessif. »

– Les livres, les histoires, sont les gardiens d'un héritage de l'humanité… On se transmet des histoires depuis l'éternité, ou presque. Ce sont toujours les mêmes. Un album, c'est très complet. Il y a l'image : la compréhension visuelle, une vision du monde… Et le texte, la langue, la subtilité, la compréhension intime des choses… En profondeur. Le son ? C'est un père ou une mère qui lit ? Des grands-parents ? Les professeurs ? Ou le son de sa petite voix intérieure ? Il faut la développer, l'autoriser à suivre les mots – et peut-être mieux l'apprivoiser. Il faut des livres de qualité, ajoute-t-elle. C'est essentiel. Les enfants sont les adultes de demain. N'est-ce pas ?

On aimerait transmettre nos valeurs humaines sans despotisme. Sans autorité excessive…

Souligner l'importance de l'humour. La façon d'aborder la vie.

Avoir des livres denses, qui vous suivent toute une vie. Il y a des livres qui peuvent changer votre vie. Et ce qui est formidable, c'est que les auteurs et illustrateurs n'en sont absolument pas conscients…

Heureusement.

Nous sommes juste des récepteurs d'histoires. Notre travail, c'est de les restituer au mieux, par rapport à notre époque, au monde dans lequel nous vivons. C'est comme une immense chaîne d'histoires.

Il m'a toujours semblé que la vraie vie se trouvait dans les structures des contes, ou dans les histoires illustrées. Complexité des relations. Choix à faire sans jugement, sans morale.

Et si nous commencions par lire une histoire (ou un chapitre…), illustrée ou pas, dans chaque classe, de la maternelle à la Terminale ? C'est un si joli échange, toutes ces personnes qui ont écrit, dessiné, et qui entrent dans la tête des enfants… Voir combien cela les enrichit, affine leur esprit, précise l'essence de leurs émotions… les nourrit vraiment.

L'autre jour encore, en faisant un tri dans mes dessins, je suis tombée sur une image. C'était il y a quatorze ans, une ribambelle de héros de livres d'enfants… Ils marchaient tous dans la même direction avec un cadeau dans les mains. Je me suis demandé ce que serait la vie des enfants sans tous ces personnages merveilleux.

Je vous le demande…


Ton avenir
est écrit...
entre les lignes
des livres
que tu liras.
à cœur ouvert,
à livre ouvert.
P. Lemaître

# *Yvette*

## Malika Ferdjoukh

Dans les années soixante, quand le quartier de la Goutte-d'Or était un village, j'habitais avec mes parents au cinquième étage d'un meublé drolatiquement nommé *Hôtel franco-suisse*. Nous étions trois dans une chambre de seize mètres carrés, toilettes à la turque à l'étage au-dessous, vue époustouflante sur le Sacré-Cœur (ah, le feu d'artifice du 14 Juillet !) et, à la fenêtre du palier, autre vue imprenable sur le métro aérien, les toits de Paris avec, à l'horizon, la tour Eiffel et son phare mystérieux. Les beaux quartiers.

La rue de la Goutte-d'Or, c'était la boulangère qui faisait les meilleurs croissants du monde en engueulant son mitron, c'était la brocanteuse à la perruque marron, Mme A…, la marchande de journaux qui fut souvent ma baby-sitter, José le ferrailleur, Jilali le coiffeur, c'était aussi le cours des halles avec son gamin renfrogné et grognon régulièrement apostrophé par sa mère :

– Robert ! tu vas écouter, oui ?

(J'ai appris que Fabrice Luchini se prénommait Robert et que ses parents tenaient le cours des halles de la Goutte-d'Or… Est-ce lui le gamin ronchon ? Faudra un jour que je lui pose la question, à ce grand liseur de beaux textes !)

L'*Hôtel franco-suisse*, donc. Cinq étages cosmopolites. Il y avait là des familles espagnoles, italiennes, algériennes bien sûr, marocaines, la dame polonaise au premier, aucun Suisse mais des Français – mais oui, nombreux même ! dont une mère Michel avec deux chats –, et puis Yvette.

Yvette vendait ses charmes rue Germain-Pilon, sur les pentes de Montmartre. Mais, attention, sa chambre à l'*Hôtel franco-suisse* ne servait pas à son commerce. Au contraire, c'était sa maison, le refuge quand elle « avait

fini ». Elle l'occupait avec l'homme de sa vie, avec lequel elle vécut jusqu'à sa mort, en 2005.

Yvette, elle était montée à Paris au début des années cinquante, depuis son Figeac natal (« dans le Lot-eu », aimait-elle à préciser avec son accent du Sud-Ouest). Et lorsque sa famille, des agriculteurs, débarquait en visite, vite elle cachait cigarettes, maquillage et talons hauts, car elle leur avait dit qu'elle « tenait le vestiaire » dans un dancing, ceci pour expliquer qu'elle dormait le jour. Sur son « cosy », sa collection de poupées des provinces de France et sa boîte de boules Quies. Par des méandres de la vie qu'elle taisait pudiquement, elle avait atterri, comme les naufragés rescapés que tous nous étions alors, à l'*Hôtel franco-suisse*.

Yvette adorait les romans-photos, les italiens, ceux avec les beaux Paolo Giusti et Umberto Orsini (que j'ai retrouvé plus tard, médusée, chez Luchino Visconti !), pourtant Yvette n'avait pas toujours lu. Elle avait même été complètement analphabète. Mais à l'époque où elle était petite bonne, sa patronne s'était exclamée :

– Pas possible, Yvette ! Vous ne savez pas lire ?

Et l'aimable patronne de lui donner, des semaines durant, le B.A.BA du déchiffrage. C'est ainsi que, friande d'histoires comme nous le sommes tous, Yvette s'était mise à lire des romans-photos, « surtout ceux où il y avait des enfants », qu'elle achetait chez Mme A…, la marchande de journaux citée plus haut.

Un jour (j'étais en CE2), me voyant plongée dans je ne sais quel *Je t'aimerai toujours* ou *Ton amour pour la vie*, elle s'écria :

– Il ne faut pas lire ça, ma chérie ! Il faut lire des livres, des vrais !

Et Yvette de m'emmener séance tenante dans la seule librairie du quartier, rue Myrha. Les libraires, un couple de Français, vendaient eux aussi de la presse, mais ils avaient, sur une étagère à l'accès difficile car très haut perchée, des livres. À noter : ils n'avaient que des livres pour enfants. Bibliothèque Rose, Verte, Idéale, Rouge et Or, Souveraine, Les Deux Coqs

d'or… Yvette m'acheta *Les Trois Mousquetaires* parce qu'elle « en avait entendu parler ».

De ce jour, durant les deux ou trois années qui suivirent, elle devint la bâtisseuse de mon éveil intellectuel, l'entrepreneur de ma première bibliothèque (un carton Rivoire et Carret debout sous notre lavabo dans lequel je plongeais avec délices pour lire, relire, classer par auteur, puis reclasser par titre, puis reclasser par couleur, puis recommencer).

Elle rentrait de son « travail » vers sept heures du matin, se collait deux boules Quies dans les oreilles car nous étions beaucoup, beaucoup d'enfants, qui jouions sur la tommette bruyante des couloirs du *Franco-suisse* quand le mercredi était alors le jeudi. Parfois, nous la voyions sortir, ébouriffée, nous demandant de faire un peu moins de bruit, les enfants, soyez gentils. Pas rancunière, elle m'accueillait à mon retour d'école et commençait, chose fascinante pour une petite fille, à se préparer. Elle se crêpait les cheveux en boule, crachait sur sa tablette de Rimmel avant d'y passer la brosse, chaussait ses talons aiguilles et, hop, je l'accompagnais faire les courses rue des Poissonniers. Délice suprême, juste après le livre, j'avais droit à une pâtisserie. Pour moi, c'était ça être riche ! Pouvoir offrir à quelqu'un un livre à deux francs cinquante et une pâtisserie à quarante centimes. Et ça, deux, trois fois la semaine !

Alors, la lecture dans tout ça ? Eh bien, dans ce domaine, je m'aperçois que je dois à Yvette… tout. Tout. Je lui dois la comtesse de Ségur et Andersen, Fantômette et Jack London, le Clan des Sept et Paul Féval, Perrault et Fenimore Cooper, Alice et Charles Dickens. Je lui dois des auteurs oubliés, Magdeleine du Genestoux, Zénaïde Fleuriot, Miss Cummins, Georges G. Toudouze, et des titres inoubliables quand on entre en lecture : *Le Château maudit*, *Le Secret de la Lézardière*, *Sylvia et Bonnie au pays des loups*, *La Petite Fille aux oiseaux*… C'est à Yvette que je dois d'avoir « fabriqué » des livres à un exemplaire dont j'étais à la fois l'auteur, l'illustratrice et la relieuse, à elle que je dois d'avoir osé mettre les pieds pour la première fois dans cet

endroit qui m'impressionnait, me ratatinait de trouille et de désir : la bibliothèque municipale de la rue Pierre-Budin, bâtiment du XIXe siècle sur les hautes fenêtres duquel venaient battre, par des jours de pluie absolument délicieux, les branches de marronniers centenaires.

Lorsque, en 2005, j'ai fermé les yeux d'Yvette à l'hôpital Saint-Louis, ce jour-là j'étais la gamine éperdue de gratitude à qui elle avait dit : « Il faut lire des livres ! »

J'ai lu, Yvette. Je lis. Et merci de m'avoir sauvé la vie.

# *Madame, pourquoi t'écris ?*

Nathalie Kuperman

Un jour, dans une classe, les élèves me demandaient pourquoi j'écrivais. J'hésite toujours, parce que je n'ai pas de réponse toute faite. Cette question, posée à chaque auteur qui rencontre des enfants, continue pour moi à faire… question. C'est alors qu'un garçon d'environ huit ans a pris les devants. Il a dit :

– Vous écrivez pour qu'on sache qu'on n'est pas tout seul.

Je suis restée saisie par sa phrase et n'ai eu d'autre réaction que d'affirmer :

– Oui, c'est exactement pour cela que j'écris.

Mais j'ai voulu en savoir plus sur l'enfant qui venait de m'expliquer ce pour quoi j'écrivais.

– Et toi, pourquoi tu lis ? lui ai-je demandé.

– Parce qu'on m'oblige, m'a-t-il répondu tout naturellement.

L'obligation, qui amenait au plaisir de découvrir qu'on n'est pas seul, semblait aller de soi.

Le soir, après une journée d'interventions qui m'avaient laissée sur les rotules, je suis rentrée dans ma chambre d'hôtel, bien décidée à regarder la télévision. Mais je ne réussissais pas à me concentrer sur *Les Experts*. On n'est jamais aussi seul que lorsqu'on souffre d'un mal que l'on croit unique, me disais-je. Et je pensais au petit élève. Le visage de ce garçon, et son sourire lorsqu'il m'avait confié que, pour lui, lire, c'était comprendre qu'il n'était pas seul, m'obsédaient. J'ai voulu m'arrêter là-dessus. Non parce que j'ignore que la lecture procède du partage, mais parce que je n'en ai pas conscience lorsque j'écris. Et cet enfant venait de me le révéler. Pourtant, c'est le même enfant qui avoue (car peu le disent) qu'on l'oblige à lire. Comment peut-on

être contraint et jouir de la contrainte ? Car son sourire exprimait une jouissance !

J'essaie alors de me remémorer mes lectures d'enfance. Rien. Je veux dire, aucun souvenir. Pourtant, mes parents aimaient les livres. Je ne leur impute donc pas la responsabilité de mon non-souvenir. Si, j'ai lu *Le Petit Nicolas*, et je me rappelle avoir ri. J'avais l'âge de ce petit garçon qui m'a expliqué pourquoi j'écrivais. Et je me souviens du visage de mes parents, heureux, si heureux qu'enfin je lise. Je me souviens aussi qu'à partir de ce jour-là, j'ai été fière d'avoir des livres dans ma bibliothèque.

Mes parents m'offraient des livres, des livres, et encore des livres, et je me disais : « Un jour, je les lirai. » Cette promesse que je me faisais à moi-même m'aidait à vivre, parce que je savais que, parmi toutes les histoires contenues sur les rayons de mon étagère, une au moins ressemblerait à la mienne.

Est-ce que j'ose dire ici que la première histoire qui a ressemblé à la mienne était celle de Lol dans *Le Ravissement de Lol V. Stein*, de Marguerite Duras ? Elle fit que je voulus devenir écrivain. Et la promesse qui m'a aidée tant de temps lorsque j'étais enfant a été enfin exaucée.

– Madame, pourquoi t'écris ?

Je ne sais pas pourquoi j'écris, et les enfants ne savent pas pourquoi ils lisent. Mais la rencontre produit du sens. L'ambition la plus grande serait d'imaginer qu'un livre peut changer le cours d'une vie.

Je remercie ce petit garçon d'une école de Pontarlier de m'avoir permis d'écrire ces mots.


mai 2011
D. de Monfreid

*Lire sert à tout*

Christian Oster

*Paris, le 5 mai 2011*

*Cher Jean Delas,*

*Nous sommes bien d'accord. La lecture est le premier instrument de la liberté et elle est la première chose à défendre. Et défendre la lecture, c'est d'abord défendre la liberté de la lecture. Et, donc, pour commencer, les moyens d'y accéder.*

*Ces moyens, c'est l'école, nous sommes toujours d'accord. Et donc une bonne politique de l'école, avec de l'argent et une pédagogie appropriée pour la conduire. C'est là qu'interviennent nos responsables, et que nous intervenons, nous, en amont, pour les choisir. Et qu'interviendront ceux qui nous suivront.*

*C'est pour eux qu'il s'agit de défendre cette liberté-là.*

*J'ai personnellement de bons souvenirs de mes lectures scolaires. J'en parle parce que l'expression « lectures scolaires » peut faire peur, mais c'est précisément à l'école que j'ai appris à lire. J'entends que je n'y ai pas seulement appris à déchiffrer les lettres, les mots, j'y ai aussi découvert des livres. Ça m'a énormément aidé. Et j'ai l'impression que ça en a aidé d'autres.*

*Mon histoire personnelle a fait que je suis devenu écrivain, et l'école n'est pas étrangère à cette évolution. Mais elle est encore moins étrangère au fait que je suis devenu lecteur. En effet, on devient lecteur. Ça s'apprend. Et ça permet de comprendre, d'abord, les choses qui sont écrites. La pensée des autres, qui ne s'exprime jamais mieux que par cette voie. Mais pas seulement. Ça permet*

*aussi de comprendre ce qu'on nous raconte, plus tard, à l'oral. D'avancer dans la vie, privée et publique.*

*Lire sert à tout. Et toute politique doit commencer par une politique de la lecture.*

*Bien amicalement*

*Christian Oster*

## *J'aime/j'aime pas*

## Marie Desplechin

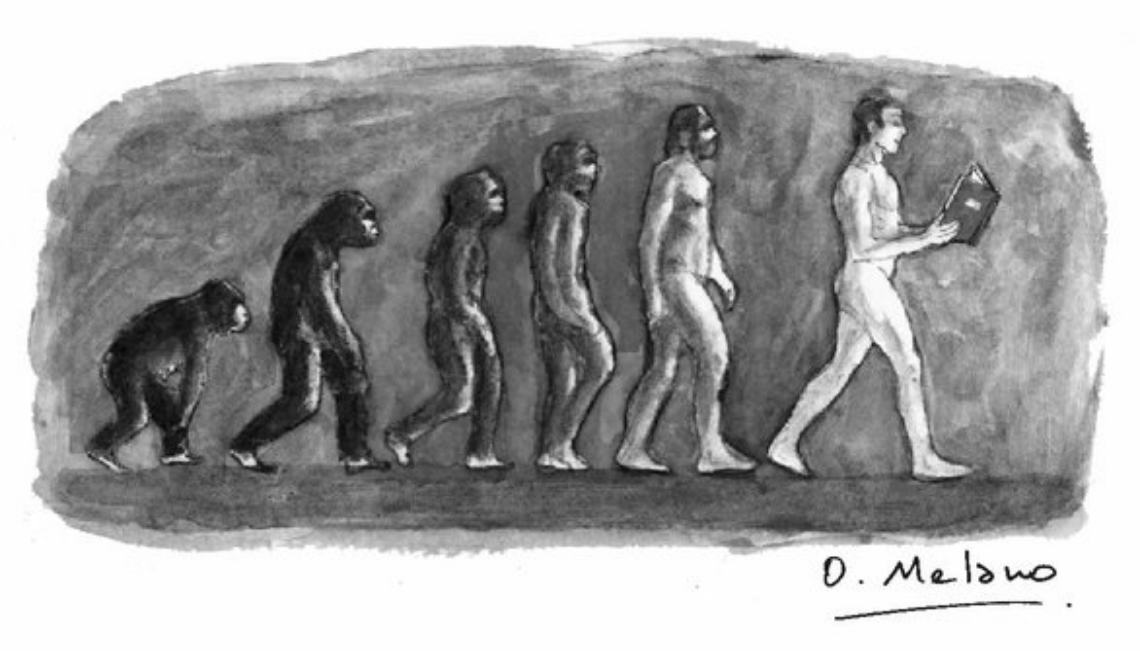
Je n'ai pas beaucoup d'affection pour les lecteurs en général, les grands lecteurs surtout. Je n'aime pas leurs manières péremptoires, leurs certitudes d'être au-dessus du commun, ces phrases satisfaites qu'ils ont pour parler d'eux-mêmes et de leurs inoubliables lectures, quand ils étaient tout petits déjà et qu'ils lisaient Chateaubriand et Flaubert, et tout ce qu'ils ont lu depuis, le crayon à la main, et toutes ces études formidables qu'ils ont faites par la suite et grâce auxquelles ils sont devenus des personnes si intéressantes et avisées, et puissantes. Oh, mon Dieu. Je n'aime pas les lecteurs qui se situent du côté du manche, ceux qui font la police dans les bibliothèques, les intellectuels de gouvernement, les dispensateurs nationaux du sens, les généraux tortionnaires. Je ne peux pas croire qu'ils aient été des lecteurs dans leur enfance, ils ont dû oublier, et encore, cette enfance, ils ne l'ont pas habitée très longtemps.

Mais je me sens proche de ceux qui se sont perdus dans la lecture comme dans une forêt hantée. Ils ont emprunté des chemins qui ne menaient nulle part. Ils ont ouvert leur sentier tout seuls, avec un Opinel, au risque des mauvaises rencontres, au risque de se faire peur ou de se faire mal, au risque même de tourner en rond. Ils ont découvert des ruisseaux et des rivières, des précipices, des clairières, des prairies et des trouées sur le ciel. Ceux-là, quand ils parlent de leurs lectures, ont une manière singulière de le faire : les mots qu'ils utilisent sont les leurs, et ils se fichent bien que tout le monde lise qui ils lisent, que tout le monde aime qui ils aiment, ils veulent bien être tout seuls, ils ont même quelque chose d'un peu jaloux. Partager ses amours avec n'importe qui, c'est à vous dégoûter d'aimer.

J'aime la collégienne qui lit tout ce qui lui tombe sous la main et qui fait le désespoir du conseil de classe. (« Elle ne s'intéresse à rien, elle ne fournit aucun effort. ») J'aime le grand gamin qui vient de lire son premier livre et qui n'en revient pas de l'avoir lu en entier et d'y trouver un tel plaisir. (« Madame, je l'ai fini et tout de suite je l'ai recommencé. ») J'aime le dandysme un peu las de l'une et la joie éclatante de l'autre. J'aime la lycéenne évaporée pour qui je pille le rayon poches de la librairie, en vacances, et qui m'envoie des SMS à chaque livre qu'elle termine, parfois deux par jour, c'est insensé. J'aime le tout petit enfant qui récite son album préféré, au fur et à mesure que je tourne les pages, il a retenu jusqu'aux virgules. J'aime le bébé qui essaie furieusement d'entrer dans le livre cartonné en poussant les pieds dans la reliure. J'aime mon fils qui refuse d'ouvrir un livre parce que lui qui peut voir sans ciller n'importe quelle horreur sur un écran sanglote à la fin du *Lion*, à la fin de *La Rencontre*, au milieu des *Malheurs de Sophie*, aux deux tiers de *Oh, boy !*. J'aime mon fils quand il lit la *Rubrique-à-brac*, que j'ai lue à son âge. J'aime mon grand fils quand il lit les *Métamorphoses*, ou *L'Univers, les dieux, les hommes* racontés par Vernant, lentement, calmement, allongé dans un canapé. J'aime ma fille quand elle lit « Cœur Grenadine », Barbara Cartland, Jane Austen, Edith Wharton, et finit par déclarer, perplexe, qu'elle ne comprend pas qu'on tombe amoureux. J'aime l'amie qui a trouvé son premier roman sur une poubelle et n'a cessé depuis de lire. J'aime les gens qui empruntent les livres, ceux qui fréquentent les bibliothèques, et ceux qui vénèrent des graphomanes que le monde a oubliés. J'aime les enfants quand ils lisent, les grands, les très grands enfants aussi, et même les vieux enfants.

Je crois que je n'aime pas beaucoup que la lecture soit cette Vertu publique dont on peut tirer de la gloriole et des profits orthographiques ou sociaux, ni ce mausolée muet dans lequel on précipite de force et comme au hasard des collégiens rétifs et qui n'y comprennent rien. Je crois que je voudrais toujours qu'elle soit un vice privé, un chemin de traverse, une échappée belle et que chacun lise pour soi, contre le monde. Je crois même que nous devrions avoir

l'ambition politique d'inviter autour de nous au repli, au retrait du monde, à la désobéissance aux canons, à la solitude et à l'égoïsme enfantin de la lecture. Il me semble que rien ne prépare mieux à tenir tête (à la meute, à la peur, à l'autorité, à l'existence même) que l'expérience solitaire de la liberté, et, franchement, quel meilleur champ d'exercice, plus vaste, plus divers, plus sauvage, plus scandaleusement personnel, que la lecture ?


O. Melano

*Lire est le propre de l'homme*

Yvan Pommaux

Jadis, nous avions, même les plus modestes d'entre nous, des tirelires. Ce mot, une prétendue onomatopée évoquant le bruit des pièces de monnaie s'entrechoquant, ne recélait-il pas plutôt une invitation à économiser dans le but d'acheter un livre ? Tirer de là de quoi lire, et tirer le plus grand profit de sa lecture ? Nous apprenions ainsi l'attente, la patience, la réflexion, la prise de conscience et le sens du rituel au moment de casser la tirelire, le discernement quant à l'achat visé et, de là, la capacité d'attention vouée à cet achat, livre ou pas. La tirelire a disparu, et les vertus citées ci-dessus sont emportées dans le maelström de la consommation effrénée qui menace à présent d'engloutir le livre (digne de ce nom !) et bientôt l'école, comme il engloutit tout ce qui ne rime pas avec profit immédiat.

J'apprends qu'au sommet de l'État, on songe à amputer l'heure de cours d'un quart, à l'école, car la capacité d'attention de l'élève moyen serait moindre aujourd'hui. Idée médiocre, démission. Il faut au contraire restaurer à tout prix cette capacité d'attention, indispensable à la lecture de textes forts, ambitieux, complexes et formateurs. De ceux qui, des lecteurs, feront des électeurs.

En 1968, à la question « Pourquoi faites-vous des barricades ? », les insurgés répondirent : « Parce qu'on en a envie ! » Mais pourquoi en avions-nous envie ? Parce que nous avions lu. Oui, la révolte était légitime et nous en connaissions (plus ou moins !) les causes, mais si nous voulions des discussions philosophiques et politiques passionnées, des amours plus délicieuses dans ces circonstances, et des barricades, c'est aussi parce que nous étions Marius, Enjolras, Combeferre et Gavroche. Nous consolions et

sauvions Éponine en lui faisant oublier Marius. Nous avions tous lu *Les Misérables*, très jeunes, sans pour autant être catalogués « bons lecteurs ». Pourtant, nous ne disposions peut-être pas de la « capacité d'attention » de nos aînés, sinon nous serions allés jusqu'au « livre dixième » (de la quatrième partie), au chapitre « La surface de la question », où nous aurions lu que « *l'émeute raffermit les gouvernements qu'elle ne renverse pas* », que « *le pouvoir se porte mieux après une émeute comme l'homme après une friction* ». Sacré Victor !

Mais nous lisons, et élisons.

Où on ne lit plus, où on n'élit plus, on ne rigole pas tous les jours. Lire est le propre de l'homme.

À mon arrivée à Taipei
je fus accueillie par Wendy.



Elle me proposa d'aller, le jour même,
chez le masseur de pied.







On nous installa dans des fauteuils de coiffeur.
On nous servit un verre d'eau tiède
et une coupelle de tomates cerises










Le massage de pied il stimule : les organes travaillent bien, les articulations travaillent bien, les émotions sont fluides...
le sang va bien jusqu'au bout
la tête aussi est bien, bien connectée
tout réveillé
Dans ces conditions, le virus ne trouvera nulle part où s'accrocher !
Et donc toi, tu fais les livres pour enfant, c'est ça?
hm...
et oui
Très bon métier, ça : il faut beaucoup des livres ! Des livres pour apprendre les enfants l'orthographe, ...
mmmoui...
... Des livres aussi pour apprendre que il ne faut pas mentir que il ne faut pas manger trop.
mmm
que il faut être gentil avec les copains...
n'est ce pas ?
En fait, idéalement, un bon livre pour enfant devrait être comme un bon massage de pied !
anaïs vaugelade

## *La source*

### Geneviève Brisac

Les enfants possèdent la connaissance dans le ventre de leur mère, dit le Talmud. Le mystère de la vie et le mystère du temps n'ont pas de secrets pour eux. Mais, quand ils viennent au monde, un ange pose un doigt sur leurs lèvres et murmure : « Maintenant, oublie tout ce que tu sais. Tu es sur la Terre pour apprendre, partager, et transmettre, tu es sur la Terre pour demander, et recevoir. »

Regarde et écoute.

C'est ce que disait à son fils la mère de Charlie Chaplin : « Regarde et écoute, il n'existe rien d'autre que cela. »

Regarde et écoute, une autre manière de dire : lis et écris ! Fais confiance aux livres.

Les livres m'ont plusieurs fois sauvé la vie. C'est une longue histoire, c'est mon histoire, elle n'est pas que mienne.

Cela explique ce que je suis devenue : une guetteuse de rêves, et une sentinelle, une découvreuse, aux côtés des mots des autres, pour les aider à exister, à circuler, à atteindre les yeux, les oreilles, les cœurs d'enfants et d'adultes dont ils peuvent, comme à moi, changer la vie, ou la sauver. Peut-être aurait-il mieux valu me consacrer à mes seules histoires ? Peut-être. Et peut-être pas.

Écrivain. Raconteuse. Passeuse. Éditrice de livres pour les enfants. Des circonstances pour une même pensée, une même tension, un même agir. On

me dit : « Pourquoi et comment faites-vous toutes ces choses différentes ? » Pour moi, elles n'en sont qu'une : faire en sorte que des livres et des personnes, des personnes et des livres se rencontrent. Pour une alchimie toujours renouvelée. Unique.

On ne sait jamais comment les choses adviennent. Il s'agit de les rendre possibles, il s'agit d'ouvrir des portes, de dégrillager des fenêtres. De briser la glace, ou les verrous, ou les habitudes de paresse.

Je me souviens du premier livre qu'on m'a lu.

C'était un album. Il s'appelait *Eau ficelée et ficelle de fumée*. Une énigme qui faisait appel à l'intelligence et parlait d'amitié. L'eau ficelée, quelle excellente métaphore pour désigner l'émoi que donne la lecture.

C'était aussi comme une maison. Une porte que l'on dessine et derrière laquelle il y a un monde, un monde où la peur n'existe pas, un monde où la solitude n'existe pas, un monde où le temps s'abolit.

Ce livre condensait pour moi l'immense pouvoir de la littérature : sa magie, sa douceur, son rythme, et aujourd'hui encore je ne peux écrire ces syllabes énigmatiques, *eau ficelée et ficelle de fumée*, sans convoquer un espoir fou.

Pourquoi lisons-nous ? N'est-ce pas dans l'espoir d'une vie plus dense, de journées plus vastes ? Une vie plus dense, plus ronde, des journées plus vastes, plus claires, un monde plus lumineux, un avenir vivable, un passé compréhensible, oui : les livres, lorsqu'ils sont lus par ceux, innombrables, à qui ils sont destinés, sont simplement vivants.

Ils sont la chance que l'on peut saisir, l'ouverture inattendue, les autres dans leur impensable mystère. Un espoir. Une force.

Lire, sans cesse, et sans se laisser décourager, dans un monde trop rapide, cacophonique et confus, lesté de bêtise par des injonctions faussement réalistes, n'est-ce pas se donner les moyens de vivre ses rêves et sa vie, en même temps ?

Réaliser ses rêves d'enfant.

J'ajoute – et c'est le secret de mon énergie comme de mon chagrin : écrivain, ce qui signifie pétrie de tant de livres, il y a en moi quelque chose de chacun, aussi ne puis-je jamais m'attacher entièrement, ni comprendre la haine. C'est le cadeau empoisonné de la littérature : comprendre, comme le disait Robert Browning, que jamais personne ne vécut sur cette Terre sans avoir son propre point de vue.

Ne pas comprendre la haine, s'identifier à chacun, n'avoir pour soi que sa voix, être vivante, et ne pas craindre de changer l'image que l'on a de soi-même, disait Cassandre.

C'est à cela qu'on reconnaît les amoureux des livres.

La démocratie est depuis toujours menacée dans le domaine des livres, la démocratie du savoir et du goût, les plus difficiles peut-être à défendre, car l'écart tend à se creuser sans cesse et de plus en plus vite, et plus violemment, entre ceux qui écrivent et ceux qui ne lisent pas, ceux qui n'ont pas appris à lire vraiment. Le commun des lecteurs.

J'ai compris à quel point cela était vital le jour où j'ai observé que rien ne me bouleversait davantage que la lecture de *Yentl*, d'Isaac Bashevis Singer. J'ai compris cela le jour où j'ai éprouvé une brutale joie en apprenant l'ouverture d'une école pour filles en Afghanistan, le jour où j'ai bondi en découvrant la création d'une bibliothèque pour les enfants dans un village d'Afrique où jamais il n'y en avait eu auparavant. Les livres m'ont plusieurs fois sauvé la vie. Je suis loin d'être la seule. Ils en sauveront beaucoup d'autres. Nous en avons besoin autant que d'eau.

Comme l'a écrit Grace Paley :

« *Les écrivains ont le devoir de se planter au coin de la rue et de distribuer des tracts superbement écrits.*

*L'écrivain a le devoir de sa paresse.*

*L'écrivain a le devoir d'entrer et sortir de sa tour d'ivoire.*

*De sexe masculin, l'écrivain a le devoir d'être une femme.*

*De sexe féminin, elle a le devoir d'être une femme.*

*L'écrivain a le devoir de dire la vérité au Pouvoir, selon le précepte des quakers.*

*L'écrivain a le devoir d'apprendre la vérité auprès des sans-pouvoir.*

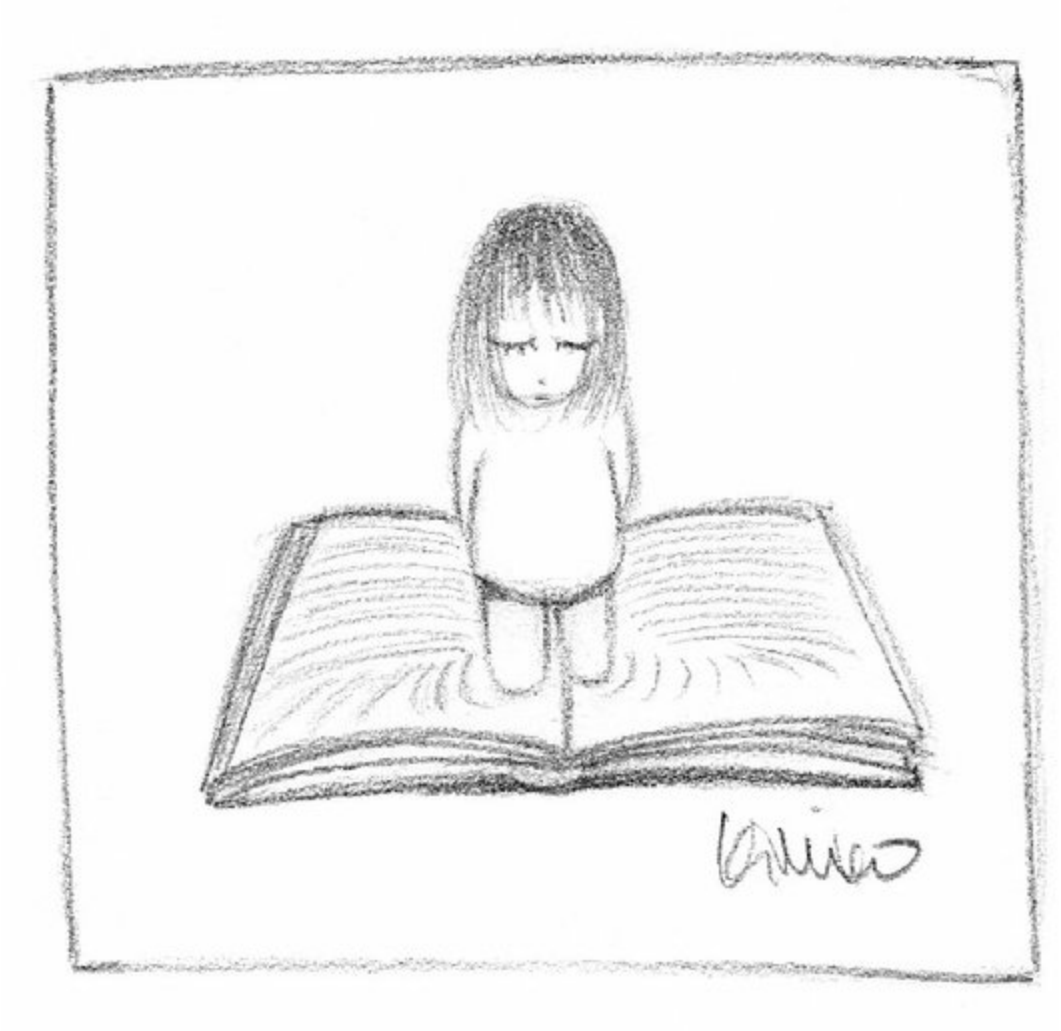
*L'écrivain a le devoir de répéter inlassablement : il n'y a pas de liberté sans justice, il n'y a pas de liberté sans peur ni sans courage, il n'y a pas de liberté si l'on ne préserve pas l'eau, la terre, l'air, les livres et aussi les enfants.*

*L'écrivain a le devoir d'être femme, de tenir le monde à l'œil, et d'être entendu.* »

À quoi j'ajoute modestement (puisqu'elle a dit selon moi l'essentiel) :

La littérature est un fleuve. À sa source, se trouvent les livres qu'a aimés un enfant.

Kimiko



## *Un tour au jardin*

Michel Van Zeveren

Je ne sais pas pour vous, mais moi, il m'est déjà arrivé de m'imaginer en prison.

Comme ça, pour rien, c'est juste une idée qui me traverse parfois l'esprit.

Alors voilà, tout à coup je suis dans une cellule grise avec rien, si ce n'est un lit entouré de murs. Sans doute l'image qui me revient est celle de Burt Lancaster dans *Le Prisonnier d'Alcatraz*. Et en noir et blanc, s'il vous plaît !

Dans cette cellule, il n'y a rien à faire. Et c'est là, dans mon costume rayé, que je me dis qu'il ne me reste que ce qui est en moi. Comme mon imaginaire. Ça fait partie des choses qu'on ne peut pas m'enlever. Jamais. C'est à moi, indissociable de moi.

En fait, c'est moi.

Cet imaginaire, il est né il y a longtemps.

Il est le fruit de toutes les histoires que j'ai lues, vues ou entendues.

Il suffit que je ferme les yeux pour revoir certaines images de *La Bête est morte !*, de Calvo, ou des *Hauts de Hurle-Vent*, d'Emily Brontë, pour n'en citer que deux.

Tous ces livres, ils habitent avec moi, chez moi. Dans ma maison comme dans ma tête. Cet imaginaire est comme un jardin dans lequel j'aime me retrouver. Un jardin un peu sauvage, aux contours indéfinissables, avec encore plein de coins à explorer.

C'est là que se ressource mon imagination.

C'est là que je me fais des images et que je me raconte des histoires.

C'est un plaisir infini.

Même si, parfois, mon imagination s'amuse à me jeter en prison !

Comme ça, pour rien, juste pour le plaisir.

Le plaisir de se dire que, même là, je serais à ma manière libre d'aller faire un tour au jardin.

*Montag*

## Tania Sollogoub

À présent, je me souviens. Le vrai visage de ma mère est resté caché dans les pages blanches de mes premiers livres. Le soir, dès que je l'entendais monter l'escalier, je les sortais tous. Allons, vite ! Je retenais ma respiration, je comptais le nombre de pas qu'il lui fallait pour arriver jusqu'à ma chambre, un, deux, trois, puis j'étalais tous les livres sur mon lit, comme une reine. Ils étaient mes sujets. Elle s'asseyait lentement, elle se penchait vers moi.

À ce moment, le monde était enfin clos. Il y avait la petite lampe, la couleur de son épaule, l'ombre de ses doigts sur le papier et tout cela faisait un cercle parfait, qui me donnait la sensation que la vie serait ainsi, tout d'une traite, juste le temps d'aller d'une blondeur à l'autre.

– C'est drôle tout de même, disait-elle, dire que les arbres deviennent des livres !

Elle avait raison. À mesure que le temps s'arrêtait dans la chambre, les gnomes et les ogres reculaient peu à peu dans l'ombre en grognant. Et voilà qu'à la place, un chêne poussait au milieu. Chaque soir, c'était la même affaire ! Mais j'étais la seule à le savoir car il poussait discrètement : c'était un arbre qui ne voulait pas se montrer, un arbre du soir, en somme… Mais quand elle commençait à parler, ses branches s'agitaient doucement au-dessus d'elle, preuve que l'arbre aimait les histoires. Certains soirs, encore aujourd'hui, certains soirs où je vais mal, je sens cette haute futaie cachée quelque part au-dessus de moi, qui me protège.

On prenait ensuite le temps de choisir une histoire qu'on aimait et qu'on avait lue mille fois. On prenait le temps de les ouvrir, ces premiers livres, on les caressait, nos cheveux se frôlaient. On explorait nos désirs, notre solitude

partagée. C'était le temps des mots avant les mots. Celui-ci ? Celui-là ? Je savourais le plaisir de choisir. Ah çà ! Je ne me privais pas : je coupais la tête de l'un, je sauvais l'autre, je détruisais mille mondes d'un geste. À l'autre bout de la chambre, les gnomes pestaient et se recroquevillaient tous dans un coin, morts de peur. « Ah ! Ah ! pensais-je, à votre tour ! » Je découvrais aussi le plaisir de dire non.

– Tu te souviendras ? disait ma mère, vaguement inquiète. Tu te souviendras de tout ?

Non, je ne me souviens de rien.

Juste de Roméo, qui était champion de la neige et qui avait un bonnet rouge.

Et puis si, je me souviens quand même des ombres sur le papier quand on tournait les pages, et des ombres sur les murs, qui dansaient quand les dragons s'échappaient du papier.

Plus tard, dans un autre livre, j'ai rencontré un type qui s'appelait Montag. C'était un drôle de nom et c'était un drôle de type. Un pompier, paraît-il, qui vivait dans un pays étrange où il était chargé de brûler tous les livres.

– Ça ne doit pas être marrant, lui ai-je dit.

– Tu sais, je ne me pose pas trop de questions, m'a-t-il expliqué. C'est comme ça par ici, voilà tout. C'est le patron qui décide. D'une certaine façon, c'est aussi pratique.

Évidemment. Dans ce monde-là, il ne devait pas y avoir beaucoup de gnomes planqués dans l'ombre, et c'était un avantage. Sauf que Montag n'avait pas l'air d'être très heureux.

Et en y regardant de plus près, il avait même l'air un peu maladif.

– Tu as un cancer ? lui demandai-je.

– Pourquoi tu me dis ça ?

– C'est parce que tu as une drôle de couleur, tu sais.

Il ne me répondit pas.

– De toutes les façons, ça ne peut pas exister, un pays pareil, décidai-je. Tu dois me raconter des histoires. Ou alors, c'est un truc qui a eu lieu il y a longtemps, très longtemps, dans l'Antiquité, par exemple !

– Tu te trompes, ma fille, a-t-il murmuré. Comme tu te trompes. C'est toujours la même histoire, tu sais : les dictateurs n'ont jamais aimé les livres.

Heureusement, quelques jours plus tard, je revis Montag, et il avait déjà une autre couleur.

– C'est parce que je suis amoureux, me confia-t-il en parlant très bas et en regardant tout autour de lui pour voir si personne ne nous écoutait.

– Tu as peur ?

– Un peu, oui… Et puis, tu sais, je crois que je suis en train de changer d'avis.

– À propos de quoi ?

– À propos des livres et des questions.

– C'est à cause de l'amour, alors ?

Il eut l'air pensif, un instant.

– Peut-être… Je crois bien, oui, je crois que tu as raison.

Par la suite, j'ai appris que Montag était devenu un grand résistant. Sans doute, il avait beaucoup de choses à se faire pardonner. Il paraît qu'il a traversé la Manche tout seul dans un petit bimoteur. Il a fait sauter des trains du côté de Lyon. Puis il est devenu ouvrier dans les chantiers navals de Gdansk, et enfin journaliste à Pékin, puis à Moscou – où il partageait son bureau avec une fille vraiment bien, qui s'appelait Anna Politkovskaïa. Et enfin, il m'a semblé l'apercevoir à nouveau, l'autre jour, assis par terre sur la place Tahrir. Je n'en croyais pas mes yeux, mais c'était lui, c'était bien lui, en train d'organiser des tours de garde avec des copains coptes autour de musulmans qui priaient, le nez dans leur tapis.

– Montag ! Là ! ai-je hurlé en tendant le doigt vers la télé.

– Ça ne va pas, maman ? m'ont demandé les enfants.

Je me suis sentie mal. Je n'étais plus très sûre de moi ni de rien du tout, mais pas grave, le monde était en marche, même si c'était sans moi. « Ça doit être la vieillesse », me suis-je dit. J'ai regardé mes enfants, j'ai vu qu'ils étaient grands, et je leur ai raconté toute l'histoire. Roméo, son bonnet et le coup du pompier qui tombe amoureux dans un pays qui n'existe pas.

– Tu devrais écrire tout ça ! me dit mon fils. Comme cela, on s'en souviendrait mieux.

– C'est dur de brûler les livres ? demanda ma fille.

– Tu sais, lui ai-je expliqué, c'est très bizarre. Les livres peuvent brûler longtemps, mais il paraît qu'il y a une température précise à laquelle ils s'enflamment d'un seul coup.

– Ça doit être joli ! dit-elle.

– Fahrenheit 451.

– Quoi ?

– C'est ça. Je me souviens à présent. C'est la température qu'il faut pour brûler d'un coup les choses.

– Les choses ou le papier ? demanda mon fils d'un ton méfiant, habitué à mes approximations.

– Je ne vois pas la différence, lui dis-je, agacée.

– Dis, c'est de quelle couleur, la cendre des livres ? reprit ma fille.

– C'est blond, dis-je sans hésiter. C'est blond comme la couleur des cheveux du Petit Prince. C'est blond comme l'épaule de ma mère. C'est blond comme l'empreinte qui nous reste au creux de la main quand tout a vraiment disparu…

– Tu dis quoi, maman ?

– Rien, je ne dis rien.

Je me suis souvent demandé si l'on était encore capable de construire des cathédrales aujourd'hui. Je veux dire, pas des cathédrales en béton, mais de vraies choses en pierre, indestructibles, hautes et lentes, faites main à main, de toute l'âme unie d'une communauté en marche.

Et parce que je ne veux pas croire que cela ne soit plus possible, je me suis souvent demandé où étaient les cathédrales en train de se construire.

– Mais partout autour de vous, madame ! m'ont expliqué mes étudiants en riant. Vous ne le voyez pas ?

– Comment ça ?

– Partout ! Dans l'air, dans les ondes, sur nos écrans d'ordi…

Je ne voulais pas le croire. En fait, je ne voulais pas le comprendre.

Et puis, cette année, j'ai appris qu'il y avait un nouveau jour dans le calendrier tunisien, celui de la « Révolution de la Liberté et de la Dignité ». J'ai appris aussi que 85 % des hommes étaient désormais alphabétisés et que 90 % des enfants allaient à l'école primaire.

Il y a encore beaucoup de chemin à faire. Mais les progrès sont déjà là.

C'est un grand espoir politique parce que les gens qui savent lire ne sont plus les mêmes.

Et parce que les cathédrales se construisent sur des livres.

Mario Ramos



## *Pourquoi je lis*

## Susie Morgenstern

1. Je lis parce que je suis souvent amenée à me trouver seule et que lire est l'un des plus grands plaisirs que la solitude puisse m'offrir.

2. Parce que lire me console de ma solitude.

3. Parce que lire me met à distance de moi-même et du monde.

4. Parce que lire me ramène à moi-même et au monde.

5. Je lis parce que je ne connais pas assez de gens et parce que l'amitié est vulnérable et susceptible de disparaître – pour cause d'espace, de temps, d'accords imparfaits et de peines de la vie.

6. Je lis, conformément aux instructions de Samuel Johnson, pour prendre la mesure des choses.

7. Je lis pour découvrir ce que ces choses peuvent avoir en commun avec moi et pour éprouver leur proximité.

8. Je lis pour connaître la différence entre les hommes et les femmes, et, surtout, pour savoir ce qu'est un homme.

9. Je lis pour me fortifier et apprendre ce qui m'intéresse d'une façon authentique.

10. Je lis pour mon plaisir, égoïstement, puisque je sais que je ne pourrai améliorer la vie de quiconque en lisant mieux et plus profondément.

11. Je lis professionnellement aussi, pour m'informer.

12. Je lis pour oublier mon corps.

13. Je lis parce que je n'aime que les lecteurs et que je veux figurer parmi eux.

14. Je lis pour me cultiver, pour me tenir au courant de ce qui s'écrit et pouvoir recommander des livres aux autres, notamment à mes filles et à mes

petits-enfants.

15. Je lis… à cause de Shakespeare – parce que je suis toujours en quête d'un esprit plus original que le mien !

16. Je lis pour déchiffrer des sentiments humains dans la langue des humains.

17. Je lis pour essayer de me connaître mieux.

18. Je lis pour savoir davantage.

19. Je lis pour tomber amoureuse… d'un auteur, d'une phrase, d'une idée.

20. Je lis parce que, contrairement à ce qui se passe dans la vie, si on ne comprend pas une phrase ou un livre, on peut recommencer.

21. Je lis parce que, selon Kafka, « *on lit afin de pouvoir poser des questions* ».

22. Je lis parce qu'un ami de Kafka a dit : « *Je ne crois pas que je pourrais exister sans livres. Pour moi, ils sont le monde entier.* »

23. Je lis parce que Kafka a répondu : « *C'est une erreur. Le livre ne peut pas remplacer le monde. C'est impossible. Dans la vie, tout a un sens et un rôle auxquels rien ne peut se substituer. On ne peut pas, par exemple, confier son vécu à une doublure. Il en va de même du monde et des livres. On tente d'emprisonner la vie dans les livres, comme un oiseau chanteur dans une cage. Mais ça ne marche pas*[1]. »

24. Je lis parce que Kafka a dit : « *Il me semble qu'on ne devrait lire que les livres qui vous mordent et vous piquent. Si le livre que nous lisons ne nous réveille pas d'un coup de poing sur le crâne, à quoi bon le lire ? Pour qu'il nous rende heureux, comme tu l'écris ? Mon Dieu, nous serions tout aussi heureux si nous n'avions pas de livres, et des livres qui nous rendent heureux, nous pourrions à la rigueur en écrire nous-mêmes.*

« *En revanche, nous avons besoin de livres qui agissent sur nous comme un malheur dont nous souffririons beaucoup, comme la mort de quelqu'un que nous aimerions plus que nous-mêmes, comme si nous étions proscrits,*

*condamnés à vivre dans des forêts loin de tous les hommes, comme un suicide – un livre doit être la hache qui brise la mer gelée en nous*[2]. »

25. Je lis parce que, dans *Mister Pip*, Lloyd Jones a écrit : « *Tu ne peux pas faire semblant de lire un livre. Tes yeux vont te trahir. Ton souffle aussi. Quelqu'un qui est fasciné par un livre oublie tout bonnement de respirer. La maison peut prendre feu, le lecteur plongé dans un livre ne lèvera pas les yeux avant que le papier peint ne s'enflamme. Pour moi, Matilda,* De grandes espérances *est ce genre de livre. Il m'a permis de changer ma vie.* »

Je ne suis encore qu'au début de ma liste qui, je l'espère, va s'allonger, longtemps, à travers des milliers de livres.

Et vous, vous lisez pourquoi ?

---

1 Gustav Janouch, *Conversation avec Kafka*, 1951.

2 *Lettre à Oskar Pollak*, 27 janvier 1904, traduction de Marthe Robert, in *Œuvres complètes*, Franz Kafka, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1984, vol. IV.

## *Mon frère*

Florence Seyvos

Mon frère avait onze ans, et il venait de partir pour quelques jours en Bretagne. Il avait mis quatre livres dans sa valise. Voyage aller, voyage retour, soirées. Il pensait avoir emporté une provision suffisante. Mais à peine était-il arrivé là-bas qu'il se mit à pleuvoir sans cesse. Au matin du troisième jour, mon frère avait lu tous ses livres.

Il chercha des livres dans la maison, mais ne trouva que des livres de cuisine et des manuels de jardinage. Il demanda s'il y avait une bibliothèque au village voisin, mais il n'y en avait pas. Il demanda s'il était possible d'aller dans une librairie, on lui répondit que la ville la plus proche était à vingt-cinq kilomètres. Le soir de ce troisième jour, il compta ses pièces de monnaie et courut jusqu'à la cabine téléphonique.

– Tu vas bien, mon grand chéri ? demanda ma mère.

– Pas très bien, répondit mon frère.

Et il décrivit sa situation : il pleuvait des cordes, la nourriture était affreusement poivrée, il s'ennuyait du matin au soir et il n'avait plus rien à lire. Et, sur cette dernière phrase, il fondit en larmes. Il ne voyait pas comment tenir jusqu'à la fin de son séjour.

J'avais huit ans et je n'avais jamais vu mon frère pleurer. Pourtant, sans être une aussi grande lectrice que lui, je comprenais déjà ce qu'il ressentait. Je savais qu'un livre est le seul remède à la solitude.

J'avais commencé, moi aussi, à vivre deux vies parallèles. La vie normale et la vie dans les livres. La vie normale était… normale, et incroyablement solitaire, même avec des parents, des frères, l'école, quelques camarades. Jamais, adulte, même en des instants de grand désarroi, je n'ai retrouvé cette

sorte de solitude si particulière de l'enfance. Je me souviens de toutes ces pensées dans ma tête, que je gardais pour moi parce que je ne savais pas les dire, ou parce que je craignais qu'on ne les trouve trop étranges. Et je me souviens de l'étirement infini du temps. J'attendais presque tout le temps quelque chose. Que mes parents se réveillent. Que la journée d'école finisse. J'attendais le mercredi, et quand le mercredi était passé, j'attendais le samedi. J'attendais qu'on m'emmène quelque part. J'attendais l'heure d'*Amicalement vôtre*. J'attendais que la pluie cesse pour pouvoir sortir. J'attendais, je crois, un événement imprévu, important, dont j'ignorais la nature, mais je l'attendais fiévreusement. Et les minutes s'étiraient comme des heures.

Quand je lisais, je n'attendais plus. Ou alors c'était une tout autre sorte d'attente. J'attendais de voir ce qu'allait dire Mme McMiche quand elle découvrirait les têtes démoniaques dessinées sur les fesses du bon petit diable. J'attendais, en retenant mes larmes, de savoir si Rémi, le héros de *Sans famille*, allait retrouver sa mère. La vie dans les livres me paraissait plus vraie. Plus dense aussi, plus sûre, mieux écrite. Et il me suffisait de lire une seule phrase de n'importe quel livre pour que mon sentiment de solitude s'évanouisse. Pulvérisé.

Quand j'avais peur de la nuit, du noir, des fantômes, il m'arrivait de lire jusqu'aux premières lueurs du jour. Entre la lampe de chevet, mes yeux et le livre se dessinait un triangle. Tant que ce triangle tenait, j'étais protégée.

Je ne me souviens pas avoir jamais rencontré un enfant qui n'aimait pas qu'on lui lise des histoires, ni avoir jamais vu un bébé qui n'aimait pas tourner les pages d'un livre. Les très jeunes enfants aiment les livres comme ils aiment les glaces. C'est pour eux un plaisir évident. Inlassable. Alors… comment fait-on pour qu'ils s'en lassent ?

Il y a quelques années, une amie professeur de lettres, jeune femme infatigable, drôle et passionnée, s'est fait sermonner par l'inspecteur d'académie, à la fin d'une journée d'inspection pédagogique :

– Mademoiselle, vous n'êtes pas ici pour transmettre l'amour de la littérature.

Il y a quelques jours, je parlais avec des enseignantes en maternelle. Elles me racontaient une journée de formation obligatoire. Le matin, on les avait installées sur des chaises et on leur avait appris une sorte de pantomime bizarre. Ensuite on leur avait expliqué avec le plus grand sérieux qu'elles venaient d'apprendre à faire la « Danse des lapins crétins ». En me racontant cela, leurs voix vibraient d'humiliation et de colère. D'impuissance.

Pourtant, elles savent que ce n'est pas forcément grave de cesser d'aimer les livres. Ni de cesser d'aimer les glaces, d'ailleurs. Je me dis simplement que, si je ne propose plus de glaces à mon fils pendant un an ou deux, il cessera probablement de m'en demander.

Magali Bonniol

5 fruits et légumes...



...et 1 livre par jour!

# *Calcium de l'âme*

## Sophie Chérer

Septembre 1954. Le président du Conseil, Pierre Mendès France, s'adresse solennellement à la radio, la veille au soir de la rentrée des classes, à tous les écoliers du pays. Il commence par leur avouer son amour des grandes vacances. Lui aussi, à leur âge, voulait qu'elles durent toujours. Et, très vite, il se pose avec eux la question : Pourquoi rentrer à l'école alors qu'on est si bien, chez soi ou dehors, à jouer ? Et il répond sans ambiguïté : parce que l'école existe pour donner des forces aux enfants qu'ils sont aujourd'hui, pour les cultiver, pour leur permettre de grandir et de devenir les adultes accomplis dont leur pays, et le monde, auront besoin demain.

Depuis ce temps, aucun homme politique n'a plus parlé ainsi à l'enfance et à la jeunesse de son pays, avec cette confiance et ce respect profond, sur ce ton exemplairement républicain : libre d'esprit, égal d'humeur, et fraternel.

Pourquoi ?

Les temps ont changé. Une clique de cyniques dangereux est arrivée au pouvoir, qui réussit à faire passer un foulard ou une kippa sur la tête, une croix ou une médaille autour du cou, pour des déclarations de guerre à l'humanité, tandis qu'elle-même étale en toute impunité les signes par milliers, extérieurs comme intérieurs, de la vraie religion de l'époque : fric, finance, marchés boursiers, performance, technologie, flexibilité. Tout, jusques et y compris l'école, doit à présent obéir à ce commandement : être rentable. Procurer une rente, donc. Mais au fait, à qui ?

Les réformes successives de l'Éducation nationale donnent au grand public, embrumé par les grands médias, l'impression d'avoir échoué l'une après

l'autre, analyse Jean-Claude Michéa, l'un des sociologues les plus avisés de notre temps, qui n'est pas par hasard admirateur de George Orwell. Or elles n'ont pas échoué l'une après l'autre, elles ont réussi dans leur ensemble. À quoi ? À mettre en application un programme élaboré dans les années soixante-dix par les hommes de pouvoir, politiciens et chefs d'entreprises, membres de la commission Trilatérale, de l'OCDE, du FMI, de l'OMC, de la Banque mondiale, et plus tard du G5, 7, 8, 20, partez ! et autres instances dirigeantes : pour être compétitif face aux puissances émergentes du XXIe siècle, l'Occident industrialisé allait avoir besoin, d'une part, d'une élite autoreproductrice constituée de 10 à 20 % de la population, cultivée, matériellement aisée, affranchie à tous points de vue, et, d'autre part, d'une masse constituée des 80 à 90 % restants, sous-développée intellectuellement, inculte, surendettée. Des petits consommateurs en rangs par deux, drogués aux gadgets, principalement préoccupés de suivre les modes imposées, incapables de remise en question, privés d'esprit critique et de références. Bridés par la trouille de perdre leur place.

Les moyens d'arriver à cette fin ne manquaient pas, ils ont été utilisés méthodiquement. Suppressions de postes, fermetures de classes, suréquipement technique au détriment de la présence, suppression de l'histoire par-ci, de la philosophie par-là, du grec ancien ailleurs, de la poésie partout… Bref, remplacement des humanités par les inhumanités.

Nous y sommes.

Nous, êtres humains, avons cessé d'être des êtres de langage. Nous sommes devenus des êtres de *force de vente* et de *pouvoir d'achat*. Ce qui nous est inutile, voire nuisible, nous est présenté comme indispensable. Ce qui nous est vital, la splendeur de la nature, la vie de l'esprit, le temps de vivre, la curiosité intellectuelle, l'amitié avec quelques grands hommes et femmes du passé, nous est présenté comme vain, trop coûteux, non rentable, irréaliste.

Mendès France est resté dans quelques mémoires pour avoir été le doux dingue qui ordonnait la distribution d'un verre de lait à chaque écolier à la

récréation. Son discours extraordinaire de fin de vacances sur le sens de l'école, de l'apprentissage et, par conséquent, de la vie, suffit à montrer qu'il avait l'intention de s'occuper *aussi* d'une autre sorte de recalcification. Les scientifiques nous l'apprennent : c'est entre trois et quinze ans que l'organisme humain assimile le mieux le calcium. C'est durant cette période de douze ans qu'il se bâtit un squelette, une colonne vertébrale à toute épreuve. Ensuite, il est (un peu) trop tard.

Eh bien, il existe un calcium de l'âme.

Les enfants, au fond d'eux, en sont parfaitement conscients. Ils ont soif de paroles fortes, de lectures nourrissantes, de textes qui ne les laissent pas seuls avec leurs questions, leurs tourments, leurs désirs, leurs angoisses, d'exemples d'adultes qui leur donnent envie de grandir, d'expériences fondatrices qui les animent et les structurent au moment où ils en ont le plus besoin, et où ils sont le plus aptes à les retenir par toutes leurs fibres, à en faire un miel capable de couler leur vie durant.

Alors ne perdons pas une occasion de leur offrir des exemples de beauté, de justesse, de liberté, d'indépendance, de chants d'amour au monde. Les livres en sont pleins. Ne nous contentons pas de pleurer des larmes de crocodile sur les cadavres de Jacqueline de Romilly ou de Jean Ferrat. De multiples formes de désobéissance civile sont déjà à l'œuvre. Relayons-les. Amie princesse de Clèves, quand tu tombes sous les crachats d'un cuistre, un ami sort de l'ombre à ta place, brandit ton effigie, offre ton histoire, lit dans ton cœur, t'aime et te fait aimer.

Mais ne nous lassons pas non plus d'argumenter, d'exposer, d'expliquer partout où nous avons l'occasion de rencontrer des enfants et des adolescents, que quelqu'un, quelque part, a intérêt - un intérêt morbide – à ce qu'ils soient incultes, incapables de penser et de parler (car on peut très bien savoir lire, écrire et compter – qui sont des moyens – si c'est en méconnaissance complète des fins : la parole et la pensée libres, à quoi bon ?).

Pensons à leur faire découvrir aussi une phrase décidément méconnue de la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen*, en son article 2, qui dit que « *les droits naturels et imprescriptibles de l'homme* » sont « *la liberté, la propriété, la sûreté, et la résistance à l'oppression* ».

La résistance à l'oppression.

Conseils de lecture :

– *Tableau noir : résister à la privatisation de l'enseignement*, de Gérard de Sélys et Nico Hirtt, éditions EPO, 2004 ;
– *La Destruction de l'enseignement élémentaire et ses penseurs*, de Liliane Lurçat, éditions François-Xavier de Guibert, 2004 ;
– *L'Enseignement de l'ignorance*, de Jean-Claude Michéa, éditions Climats, 1999.


Michael Gay

## *Fromages et dessert*

## Colas Gutman

Enfant, je ne lisais pas. Je pensais que c'était une activité réservée à mes grands-parents, mes parents et ma sœur. Ils partageaient tous une chose en commun : ils aimaient ou avaient aimé l'école. Moi, non. Enfin, pas pour les mêmes raisons. J'aimais mes copains d'école et quelques matières, mais pas davantage. J'avais toujours l'impression de devoir bien faire et, pour la lecture, de devoir bien lire. J'en avais déduit que la lecture était un truc de vieux ou d'élèves appliqués. Et même si j'étais sensible à quelques arguments pratiques – un livre tient dans la poche, ne se casse pas, n'a pas besoin de pile ni de manette, et peut servir de dessous-de-plat –, je n'étais pas convaincu.

En revanche, j'adorais les catalogues : « Ikea », « La Redoute », les « 3 Suisses », et j'aimais bien lire des BD, le soir, avant de me coucher. L'histoire voudrait maintenant que je vous dise qu'un jour, une gentille fée m'a offert un livre que j'ai adoré et que celui-ci m'en a fait aimer beaucoup d'autres. Seulement, ce n'est pas tout à fait le cas. Mon père m'a effectivement offert un livre, *Marcellin Caillou*, de Sempé, que je l'ai lu, relu et rerelu. Mais, à l'époque, je pensais que c'était le seul bon livre sur terre, un peu comme « La vache qui rit » était le seul bon fromage.

Peut-être parce que, dans ma famille, les livres étaient trop écrasants. À une époque, ma mère dévorait trois livres par jour. Elle s'enfermait dans sa chambre, tirait les rideaux et se retirait du monde. Je la traitais de « malade mentale » et lui proposais de descendre voir des gens au café. Mon père, lui, écrivait des livres et aimait lire, mais il en parlait comme d'un savoir, une culture acquise après de nombreuses années et inaccessible. Moi, de toute manière, je préférais regarder la télé, feuilleter mes catalogues et jouer avec

mes amis. Seulement voilà, un jour, je me suis mis, moi aussi, à écrire et j'ai compris ce qu'il y avait dans les livres : des êtres humains. Et ça, les êtres humains, on ne peut pas être complètement contre ! Bien sûr, il y en a qui nous ennuient profondément, mais, si vous ne pouvez pas refermer un être humain, refermer un livre, c'est facile. Et puis, heureusement, il y a des êtres humains qu'on aime et qu'on n'a jamais envie de refermer. L'important est donc de bien choisir son livre, son être humain. Un titre vous déplaît : n'essayez même pas ; une couverture vous écœure : laissez tomber. Bon, parfois, il y a des surprises sous des emballages douteux, mais dans l'ensemble, suivez votre intuition. Et puis, un jour, quand vous en aurez marre de lire des magazines ou des codes-barres sur des paquets de chips, vous rencontrerez peut-être un livre comme on rencontre quelqu'un, et j'espère qu'alors vous serez aussi surpris et ému que je l'ai été. Mais que, contrairement à moi, vous penserez que ce n'est pas parce qu'on aime « La vache qui rit » qu'on n'a pas le droit d'aimer aussi le « Babybel », le camembert et le gouda au cumin.

Vous tiendrez alors non pas un plateau de fromages entre les mains, mais l'objet le plus intelligent, utile et sensible au monde : un livre.

*Nous sommes tous*
*des princesses de Clèves*

Claire Ubac

**Photographies de lecteurs par eux-mêmes**

« *Je suis assis au jardin public de Montélimar, assis contre un arbre,* Le Chemin de Sarasvati *dans les mains. J'entends le chant des oiseaux. J'ouvre au chapitre XXVI et commence à lire. Isaï, prisonnière dans un cinéma, comprend qu'elle n'est pas à Bombay. Elle imagine une ruse et s'enfuit.*

*À ce moment-là, je suis en Inde, dans la ville de Madurai, en train de courir pour m'échapper, les pieds nus. Qu'est-ce qui m'arrive ? Pendant quelques minutes, je me suis pris pour Isaï. Je n'avais jamais ressenti cette sensation avant. Je ne peux pas m'arrêter de lire, les pages défilent une à une. Au chapitre X de la deuxième partie, une bande d'enfants dans le jardin m'interrompt. Je regarde ma montre et je crois à une hallucination. J'ai lu plus de quarante pages sans m'en rendre compte ! J'ai été transporté dans un pays étranger où se mêlaient paysages, senteurs, bruits… C'était une sensation intense et une expérience merveilleuse.* »

**Hamza**

« *Isaï est nez à nez avec son père. Je me mets à la place d'Isaï, je suis très émue ; c'est une sensation inoubliable, unique, je ne la ressentirai jamais une nouvelle fois pareil…* »

**Cheyenne**

« *L'après-midi du samedi, je suis blessé, je ne peux pas jouer. Le match de foot a lieu sans moi. Je suis dégoûté. Je prends* Le Fruit du dragon*, que je dois lire, et mets l'album de Sum 41 un peu moins fort que d'habitude. Il n'y a pas d'action. C'est plat, c'est de l'effort à chaque instant de lire. J'aime plutôt les romans policiers. Là, aucun rebondissement. Je vois bien que Margaux sent des odeurs, décrit des paysages. Je n'ai rien ressenti. Je suis resté à Montélimar.* »

**Johan**

« *La mère d'Isaï meurt. Je suis perdue. Je continue à lire malgré ma tristesse. Puis j'oublie, autre chose vient remplacer cette émotion. Quand je sors de ma lecture, je me souviens. Je n'ai jamais été si bouleversée.* »

**Saadia**

« *J'aime le moment où Margaux rencontre le Vietnamien. Ça me fait penser au Maroc, quand on fait de la moto, on ramène des filles. Elles ont des vélos tout pourris. Ça me touche ce que Margaux ressent pour un inconnu. Là-bas, je suis aussi comme un inconnu, un touriste. J'ai le sentiment que c'est meilleur ce qu'on ressent quand on est loin de chez soi. Les mots que je lis racontent ce que je vis. C'est comme si je ne lisais pas.* »

**Nabil**

« *Je ne suis pas un lecteur passionné et je rencontre des difficultés à lire. J'ai apprécié le découpage des chapitres, courts, qui m'ont donné envie de connaître la suite.* »

**Bryan**

« *Je me suis permis de verser des sanglots, ce que je n'aurais pas fait devant une personne.* »

**Zaynab**

« *Le livre que j'ai préféré est* Ne sois pas timide. *J'aimais déjà lire mais, depuis que j'ai lu, j'en ai encore plus envie.* »

**Clément**

« *Lire est comme un voyage : il y a un départ quand on ouvre le livre, une arrivée quand on pénètre dans l'histoire, et un retour quand on l'a finie.* »

**Jeanne**

« *C'est comme si j'avais dormi. Le corps est lent, engourdi. L'histoire reste encore, comme un rêve.* »

**Harout**

**Le projet**

« *Quand notre professeur nous a annoncé que notre projet avait été retenu, j'ai été un peu déçue, dans le sens "ce projet va être barbant", mais quand j'ai lu* Ne sois pas timide*, j'ai tout de suite voulu continuer, tellement le livre m'avait plu.*

*Une page, en particulier, m'a fait partir. Les jeunes sont dans la grotte marine, Oskar saute. Je saute avec lui. Il est sous l'eau, j'y suis aussi, à regarder l'intérieur, à être en apnée. Il ressort de l'eau, se fait acclamer par ses camarades… Joie ! Fierté ! Accomplissement !* »

**Fanny**

**De l'autre côté du miroir**

Ces photographies, dont je restitue ici quelques extraits, m'ont été remises par Cécile Moulain, documentaliste au collège Europa de Montélimar, et Karine Voisin, une toute jeune professeur de français stagiaire. Ces deux intrépides se sont investies sans compter, embarquant les élèves avec elles

dans un projet de taille : intéresser aux livres une classe de Quatrième, en majorité non lectrice.

Les jeunes gens ont commenté un film de Richard LaGravenese : *Écrire pour exister*.

Ils ont enquêté auprès de trente adolescents, et découvert que leurs préjugés étaient à remettre en question, car 77 % des interviewés aimaient la lecture.

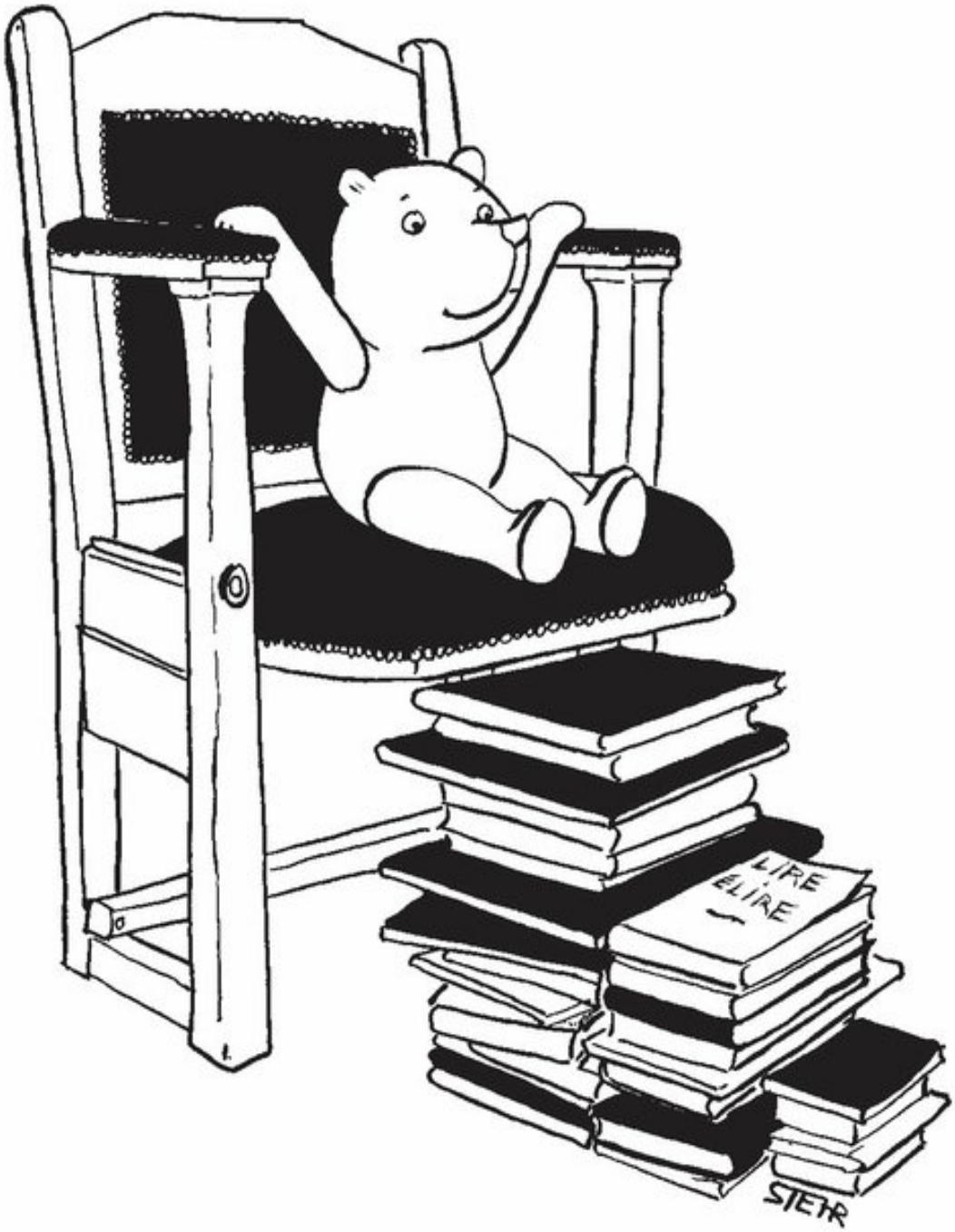
Ils ont eux-mêmes lu mes livres, en attendant ma visite.

Au début de la rencontre, je les ai charriés gentiment sur leurs expressions : « *sensation inoubliable* », « *jamais ressenti* », « *première émotion de lecture* ». Je pensais qu'ils exagéraient, qu'ils enjolivaient.

Or, je l'ai su depuis, je les ai froissés. Car c'était la vérité pure.

Qu'ils reçoivent ici toutes mes excuses ! Mon admiration et ma gratitude.

Frédéric Stehr


LIRE
ÉLIRE
STEIR

*Mes précieux amis*

Nathalie Brisac

8 h 20 le matin. Il fait encore nuit. Nuit et froid. Dans la cour de l'école, des petites grappes d'enfants se forment, ils soufflent dans leurs mains, se resserrent, tapent des pieds pour se réchauffer. Un réverbère éclaire les branches nues du marronnier, qui doit se les geler un peu. Je les observe depuis ma classe, au premier étage, je devine les traces de draps sur leurs joues, le goût du chocolat chaud passé dans leurs gorges, le froid piquant sur leurs nez. De quoi parlent-ils ? À quoi pensent-ils ? Tous si différents, si particuliers, si touchants. Comme chaque matin, je leur prépare des surprises. Des surprises déroutantes, effarantes, rassurantes. Ils en feront de merveilleux trésors.

Dès la porte de la classe, une fois les manteaux ôtés, regarder leurs yeux, regarder dans leurs yeux. Presque tous désirent que j'y lise leurs peurs de la nuit passée, les petites guerres du réveil, de l'emmitouflage, le bisou de papa parti, la fierté de leur nouvelle robe en laine rouge qui tourne ; oui, j'ai appris à lire dans leurs yeux, à en décrypter les marques, à leur dire un petit mot, appuyer un regard, rassurer, donner un sourire, je sais presque toujours… Quand ils me quitteront, au mois de juin, il fera chaud, il fera jour tôt le matin, et ils sauront lire tout seuls. J'ai des amis très précieux pour les y aider.

Dans le coin lecture, j'ai allumé des bougies, je mets des gants de velours, je leur choisis des histoires ensoleillées, des légendes, des fables, des contes et des romans, des livres d'images qu'ils connaissent, des mots qu'ils découvrent. Ils se groupent autour de moi, se collent entre eux ou se détachent peu à peu. Ils sont installés. Je commence à lire, le silence se fait. Je chuchote, ils dressent l'oreille, je prends une grosse voix d'ours, ils rigolent. On s'attarde

sur une image. On se retrouve ensemble, ils ne sont pas seuls, il ne fait plus froid. Un filet de salive s'oublie sur un menton, une larme glisse sur une joue, un pouce se suce, une tête se pose sur l'épaule du voisin, les yeux s'écarquillent. « Maîtresse, c'est beau, on veut encore ! »

Après l'histoire, ou les histoires et re-l'histoire, ils bâillent et s'étirent jusqu'à attraper le ciel, les nuages ; tout devient possible ! Le jour s'est levé, je souffle les bougies, ils ont grandi. Ils ont envie de faire, d'écrire, de dessiner, de parler. Ils ont été reconnus, les livres parlaient d'eux, de leurs craintes, de leurs joies. Je ne saurai jamais vraiment ce qu'ils ont pris de l'histoire, mais ces petits d'hommes se mettent à gribouiller, à dessiner, à tracer de fausses écritures, à assembler des lettres, à critiquer, pour faire comme dans le livre, ils inventent des histoires, ils s'apprennent à lire, à écrire, à mettre leurs pensées en mots, en rêves, en songes, en vrai. Je leur lis leurs tentatives, ils s'émerveillent du pouvoir qu'ils ont pris. Diane, si mutique, plie une feuille en quatre, découpe, colle, cela fait huit pages toutes reliées, un album. Elle a écrit sur la couverture *La Maison hantée*, *édition Dia*.

« *Il était une maison hantée. Un jour, un enfant est rentré dans la maison hantée et la maison a mangé la petite fille. Et la maison bougea de sa place. Tout le monde vit la maison bouger, les bébés, les enfants et les adultes. Arrêtez-la ! Et le policier tira sur la maison. Le policier tua la maison. La petite fille sortit par la porte. Et tout le monde fut heureux. Youpi, on a gagné ! FIN.* »

Diane est heureuse, sa vie ne l'est pas. Mes amis précieux créent un monde qui n'existe pas, mes amis précieux donnent vie aux pensées des enfants. Les maisons bougent, les petits gagnent contre les grands, les enfants peuvent rêver d'un autre monde, les cités s'ouvrent. Avec les livres, l'enfant, celui qui étymologiquement n'a pas la parole, a les mots d'un autre pour écrire, pour dire, pour parler de lui. Je les vois recopier des pages entières, décalquer des

images, me demander encore et encore des histoires, les relire seuls, à deux, et puis me lâcher, comme on lâche le rebord de la piscine. Ainsi, ils ont appris à lire, ils découvrent qu'ils savent. « Je peux emporter mon livre dans la cour de récré ? »

Je leur ai donné mes amis précieux. Chien bleu, Michka, la Forêt profonde, Loulou, Pétronille, Gulliver, Pilotin, l'Arbre généreux, Azilise, Ulysse, Hulul, Bufolet, Didi, Isaac, Pochée, Violette, Marinette, Kakine… Je veux tous les embrasser. Les enfants les ont pris pour longtemps, pourront en découvrir d'autres. J'écris pour eux ; si je suis loin d'eux aujourd'hui, les enfants sont devenus mes héros de papier. Par magie, ils leur ont donné vie. Un sacré partage entre vivants et non-vivants ! Je suis heureuse. Les fabuleuses capacités, que je savais là à chaque début d'année, se déploient et ne demandent qu'à se développer. Ce ne sont pas les consignes, injonctions ou questionnaires qui le permettent, mais bien davantage l'attention envers chacun d'eux et ce langage, pour eux et avec eux, offert à tous depuis qu'ils sont entrés à l'école maternelle. Que personne ne vienne abîmer ça ! Sinon, Tartagueule.

J'ai eu la chance d'avoir à la maison des histoires, des livres, beaucoup de livres. La chance qu'on me dise, à l'école communale, à la bibliothèque Boutebrie, à la maison, qu'ils étaient pour moi, que j'étais capable de les faire miens, qu'on me laisse du temps avec eux, les mâchouiller, les pleurer, les garder, qu'on me les partage. Mes amis précieux m'ont embrassée. Ils m'ont agitée. Ils m'ont fait écrire. Surtout Auguste.

*Auguste* est un livre qui a échappé à la guerre. Un miracle chez les Dreyfus. Je me souviens d'un très grand livre et d'un tout petit lit dans le salon de ma grand-mère. Quand je dormais chez elle, Madamaman n'était là que pour moi, je n'avais pas à la partager avec mes frère et sœurs. Le salon était immense, le grand piano à queue noir laqué se perdait dans cette immensité, et il y avait Auguste. Auguste est immense, plus grand que le roi Babar.

Auguste est un petit garçon, un sacré menteur. Dès qu'il ment, il enfle, il enfle !

J'ai peur dans le petit lit de ce grand salon. Je vais gonfler moi aussi, remplir toute la pièce jusqu'à exploser, ce qui n'arrivait pas à Auguste, mais je l'imaginais, bien sûr. Je n'ai jamais parlé à quiconque de cette future explosion personnelle, j'ai longtemps essayé de moins mentir, sans trop y parvenir. Mes parents, mes grands-parents ont menti pour vivre. Je n'ai pas encore explosé, Auguste vit toujours et j'écris pour mentir effrontément.

*Un instant d'humanité*

Jeanne Ashbé

C'est un bébé. Voilà.

Un matin brumeux, il arrive, à l'heure des embouteillages.

Des géniteurs émus aux larmes, une grenouillère rouge électrique, un lait AOC à consommer sans modération, ça ne commence pas trop mal !

Enfin, au début. Parce que, assez vite, les choses se compliquent un chouïa…

Les géants se penchent. De là-haut, ils commentent, ils baragouinent, ils tentent l'ouverture des négociations. Tu as faim ? Soif ? Chaud ? Froid ? Mal ? Où ? Tu as peur ? De quoi ? Où ? Tu veux papa ? Maman ? Encore ? Encore quoi ? Mais kes-ki-veu-ce-bébé-là ???

Un sourd et un muet ne font pas mieux, même les yeux dans les yeux.

Pourtant, il sait. Mais il est petit.

Tout est petit chez lui.

Des petits pieds, des petits doigts, un petit nez, une petite bouche, une petite pensée…

Tout est petit, mais ça marche !

D'accord, certaines fonctions sont en rodage. Mais il y a tout dans la boîte.

Aucune pièce ne manque. Ou, s'il en manque une, les autres n'en sont pas moins là.

Juste un petit couac : pas de notice d'utilisation, ni pour les géants d'en haut, ni pour le petit d'en bas. Caramba !

C'est là que commence le ballet.

Dans toutes les cultures du monde, la chorégraphie des mots vient au secours des humains.

Cul nu ou en grenouillère rouge, les petits font savoir aux géants géniteurs combien ils tiennent, eux aussi, à monter sur scène.

Quelques *areu !* font office de vocalises. Et la fête commence.

Un simple *tatatata* est applaudi avec tant d'ardeur : clap, deuxième, on la refait. N'importe quel géant qui va « suffisamment bien » s'entend avec stupeur et ravissement pousser des chansonnettes venues d'ailleurs. *Hue, à dada* et *la petite bête* remontent à la surface des rires de leur petit nain, ni si sourd ni si muet que ça, à la réflexion.

Et puis, là…

Là, tout est bienvenu qui va prolonger, enrichir, animer le débat de ce couple improbable : un géant prolixe et un nain balbutiant. Tout est nourriture pour le petit humain qui veut rester à l'affiche du programme. Des chansons, des rondinettes, certainement. Des *bla-bla* en lavant la salade, de ferventes causeries sur la couleur des camions, les *mh-mh* à quatre pattes ou les *hè-hè* à plumes…

Et des livres. Des vrais.

Avec un vrai texte à leur lire. Ils adorent. Enfin un arrêt sur image dans cette galaxie volubile.

À leur lire en ouvrant grand nos yeux, nos oreilles et notre âme.

Car les petits lecteurs ne « lisent » pas encore comme nous. Ils se tortillent, se lèvent, s'assoient sur leur livre préféré, le feuillettent à l'envers ou n'ont d'yeux que pour un minuscule canard sur le rebord d'une baignoire…

Ils font des petits sens, avec leur petite pensée.

À nous de les respecter, de les encourager. Car ils ont raison : lire, ce n'est pas faire du son, c'est faire du sens.

C'est bon sens, bien sûr.

S’approcher de cette insoupçonnable intelligence, sensibilité, celle des petits humains qui se mettent à penser, c’est soudain quitter l’état de géant. Et s’incliner.

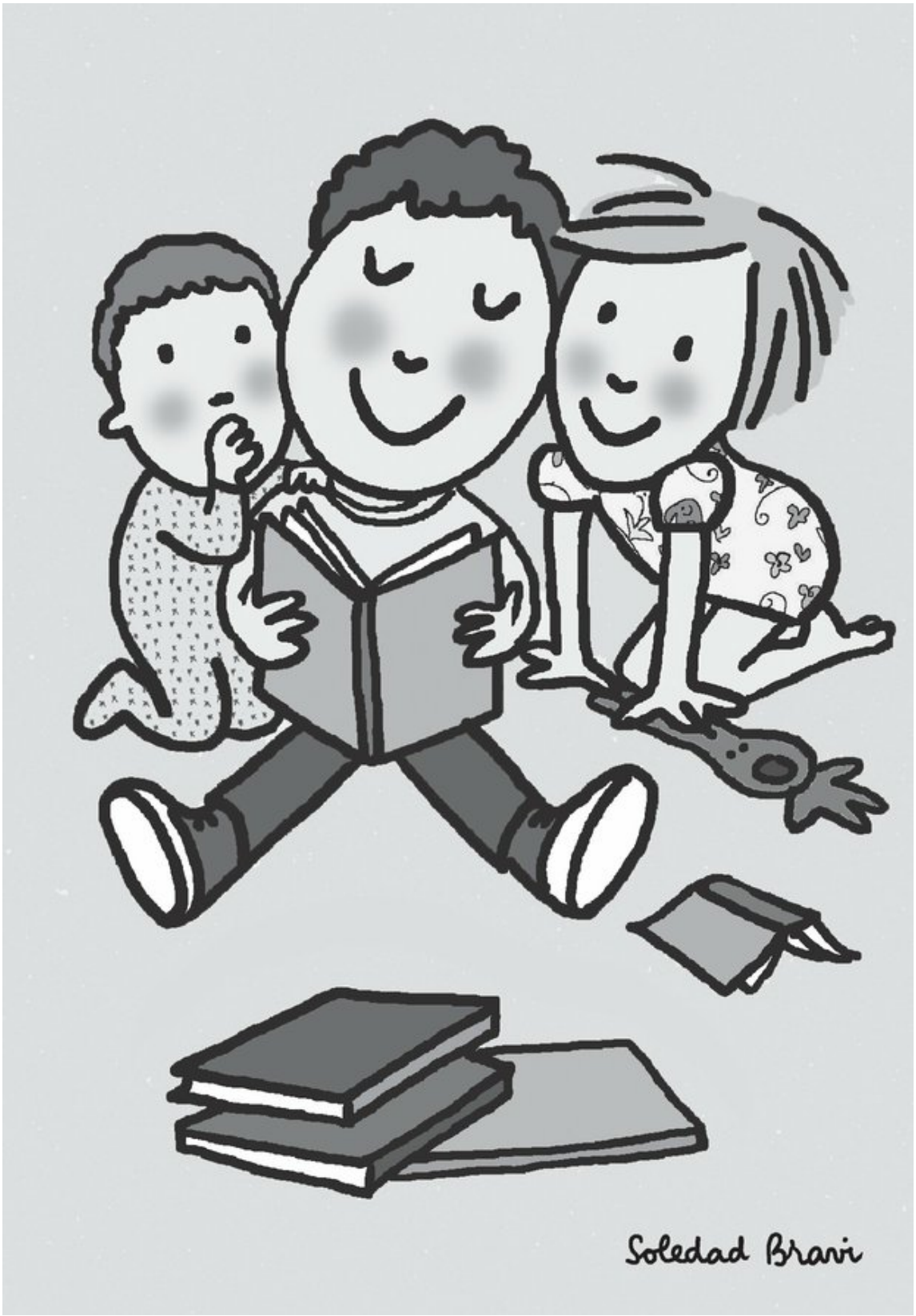
Un bébé lecteur, ce n’est pas un sagouin érudit qui ânonne l’alphabet avant l’heure.

C’est un humain. Un petit mais un vrai, qui met en mouvement sa petite pensée. Qui découvre une formidable source d’esprit, de capacité à quitter l’ici et maintenant pour prendre de la hauteur.

Pour maîtriser, de lecture en lecture, le destin de ce minuscule canard d’abord, et bientôt le sien.

Accompagné. Car les livres sont ces compagnons de l’âme, à portée de main, de cœur, de sieste, de métro… de jour et de nuit ; le bébé le sait très tôt et sait en réclamer le bienfait : « Encore ! »

Et beaucoup plus tard, à l’heure des embouteillages, il saura comment faire d’un matin brumeux un instant d’humanité.


Soledad Bravi

*Lire dans la nuit, lire au grand jour*

Gisèle Bienne

*À mes lecteurs, à leurs professeurs, à leurs parents.*
*Aux amis connus et inconnus, fidèles passeurs de livres.*

**Les textes de la nuit**

Je ne sais combien de temps on m'a fait ce cadeau, le soir, une fois par semaine. En ce temps-là, en ce temps-là, j'avais quinze, seize ans, et je me souvenais très bien de mon enfance… Et qui, me demanderez-vous, m'a fait ce cadeau inestimable ? La radio, vous répondrai-je sans hésiter.

Pour rien au monde, je n'aurais voulu manquer une certaine émission que j'écoutais seule dans ma chambre afin de n'en rien perdre. Pendant une heure, je crois, s'échappaient de mon petit poste des textes et des poèmes d'auteurs contemporains, merveilleusement lus par des présentateurs complices. Moi, j'interrogeais leurs mots, je les répétais, m'en étonnais, les apprivoisais ; les mots et leur musique, les mots et leur silence, les mots et leur résonance. Voix du monde, voix d'auteurs portées par des interprètes qui les aimaient, nous les transmettaient. Ce qui m'intriguait, c'est qu'il s'agissait d'œuvres contemporaines. Ces textes avaient tous quelque chose à me dire.

C'était comme un rendez-vous amoureux, une heure de liberté, d'émotion délicieuse. Je notais les noms des auteurs dans un carnet : Cendrars, Apollinaire, Eluard, Carco, Aragon, Desnos, Prévert, Vian…, on ne les trouvait pas à la maigre bibliothèque du collège, qui n'avait rien à voir avec les CDI d'aujourd'hui ; mais ils m'étaient un gage d'avenir, je les rencontrerais plus tard.

J'ai ainsi pris goût à une littérature « interdite » car « contemporaine » : on ne nous autorisait, ni au collège ni au lycée, à lire des romans qui n'appartenaient pas à la bibliothèque de ces établissements. Lire est un plaisir tout autant qu'un travail ; lire est un art. Je ne lisais plus seulement pour l'histoire mais pour saisir la voix de l'auteur sous les mots. Les livres : des amis, des alliés ; j'attendais beaucoup d'eux. Le livre de poche venait de faire son apparition et j'ai été sévèrement punie pour avoir été surprise, en classe de Première, avec *Voyage au bout de la nuit* entre les mains (mon premier livre de poche, acheté avec mon argent, à cause du titre). On me l'a tout de suite confisqué, comme on m'en a confisqué deux autres par la suite, dont *Le Docteur Jivago*. J'ai dû entrer en résistance, mener ma petite bataille, la bataille du livre, et j'étais fière de la mener. À croire qu'il faut nécessairement se battre pour le droit à la lecture !

**L'armoire aux trésors**

Quel être cosmique qu'un enfant, un adolescent qui lit ! C'est à la fois un être qui rêve et qui agit, un être qui joue et réfléchit ; il est en train de se construire, il est en train de grandir, et nous n'en avons jamais fini, de grandir. Il faut le voir ouvrir son livre avec amour, le quitter avec regret, le reprendre avec gourmandise. Quand les auteurs vont à la rencontre de leurs lecteurs dans les écoles, ce qui se passe entre eux n'est pas sans ressembler à ce qui se passait entre moi et ces voix sur les ondes. Ces rencontres nous « inspirent », nous « stimulent », disent les jeunes. La qualité y est au rendez-vous, comme jamais. Plaisir et responsabilité… J'écris d'ailleurs ces lignes en relisant une lettre d'une lycéenne d'Annemasse, superbe lettre qu'elle m'a envoyée après ma récente venue dans sa classe de Seconde. Elle s'y livre à une très fine et touchante analyse d'un de mes romans qui avait été sélectionné pour le prix Lire-Élire de sa ville. Tout y est juste, et l'écriture est aussi élégante que soignée.

J'ai conservé, ici à Reims, dans l'armoire aux trésors, les beaux et parfois admirables travaux qu'ont réalisés les élèves à partir de mes livres – ils ont souvent entre douze et seize ans, habitent du nord au sud et d'est en ouest de la France des villages, de petites ou grandes villes, viennent d'horizons différents : textes illustrés, dessins, livres objets, aquarelles, photographies, adaptations théâtrales (jouées devant les parents d'élèves), lettres, poèmes, expositions dans les CDI et les halls des lycées. Quelle imagination ! *De Bleu, je veux* à *La Chasse à l'enfant*, ça remplit quelques étagères. Je mesure avec émotion les heures de travail, de lecture, d'écriture, que tout cela représente… Derrière ces réalisations, se cachent des visages, brillent des regards, chuchotent des voix, se constituent des mémoires.

Oui, je le sais – certains me l'écrivent cinq ans, dix ans et même vingt ans plus tard… –, ils ont ainsi connu les attraits, les joies de la lecture, ou bien se sont réconciliés avec le livre jusqu'à devenir de vrais lecteurs. Lire, et lire au collège, demeure essentiel. Le livre est une clé ; des portes s'ouvrent à l'intérieur de soi, comme à l'extérieur. C'est donc ensemble, là, maintenant, que, tous, nous devons continuer à encourager ces initiatives, continuer à bâtir, à construire un grand pont fait de livres car on ne peut priver personne de ces échanges, de ces voyages porteurs de fruits…, « *les fruits étranges et brillants de l'art* », les fruits de la lecture.


JE N'AI PAS BIEN LU VOTRE PROGRAMME.
AUCUNE IMPORTANCE...
Alain Mets

## *Une grande force tranquille*

Catharina Valckx

Une école française publique sereine.

C'est ce que j'ai connu, moi.

Mes parents, Hollandais, parlaient très mal le français. À six ans, j'avais un vocabulaire restreint et très peu sélectif.

Mais j'ai, cahin-caha, appris à maîtriser cette grammaire compliquée et, surtout, j'ai rencontré des enseignants enthousiastes et disponibles qui ont éveillé en moi le goût de la lecture.

Je me mets aujourd'hui à la place des enfants de quartiers populaires qui n'ont pas cette chance, la chance d'évoluer dans une structure stimulante, de découvrir que la culture, les livres, ne sont pas un privilège hors d'atteinte pour eux, parce que leur école est devenue chaotique et frustrante.

Quel gâchis et quelle tristesse infinie.

L'école publique se doit d'être, et de rester, une grande force tranquille, cela me paraît une évidence.

## *Les ailes du jars*

Xavier-Laurent Petit

« *Il était une fois un garçon. Âgé d'environ quatorze ans, il était grand et dégingandé et ses cheveux étaient blonds comme le lin. Il ne valait pas grand-chose…* »

Nous avions neuf ans, l'idée même d'en avoir un jour quatorze semblait inaccessible et, chaque jour, notre maîtresse – qui s'appelait joliment Mme Delalune (de Lalune ? de la Lune ?) – consacrait le dernier quart d'heure de l'après-midi à nous lire des histoires. Les stylos étaient dans les trousses et les trousses dans les cartables… Tout était rangé et prêt comme s'il était déjà l'heure de rentrer, mais il s'agissait de tout autre chose.

Mme Delalune (de Lalune ? de la Lune ?) chaussait ses demi-lunes, s'assurait d'un coup d'œil que personne ne pipait et, debout au milieu de l'estrade, commençait à nous lire *Le Merveilleux Voyage de Nils Holgersson à travers la Suède*.

C'était le moment du livre.

Certaines phrases étaient terribles : « *Il n'avait jamais vraiment aimé quelqu'un : ni son père, ni sa mère…* » et d'autres envoûtantes : « *Nils n'avait jamais réellement eu peur de la mort…* »

Cette année-là, chapitre après chapitre, nous avons survolé le sommet du Kebnekaïse, les chutes de Kvarnsveden et tant d'autres lieux aux sonorités étranges en compagnie du minuscule Nils, d'Akka l'oie, de Smirre le renard ou de l'écureuil Sirle…

En ouvrant le livre posé sur son bureau, Mme Delalune (etc.) au si joli nom nous entrouvrait aussi les portes de l'imaginaire et du voyage. Nous ne savions pas encore que, par la grâce de sa lecture, nous commencions à découvrir une

part cachée du monde. Une part invisible mais bien réelle, que seuls les livres et leurs histoires pouvaient nous dévoiler. Nous appartenions à ce que Nancy Huston appelle l'« *espèce fabulatrice* ».

Plus tard, alors que j'avais oublié ce que c'est que d'avoir un jour quatorze ans, je suis devenu enseignant, un métier que je n'ai exercé que quelques années. Mais je me suis alors souvenu de Nils et du jars Martin qu'il chevauchait.

Je crois bien m'être toujours débrouillé pour que tout soit prêt un quart d'heure avant la sonnerie. Les stylos étaient dans les trousses et les trousses dans les cartables… Tout était prêt pour le moment du livre. Selon les âges, j'ouvrais un album de Sendak ou d'Ungerer, je lisais les histoires pleines de sauvagerie de Jack London, les contes de Gripari ou des versions abrégées des Jules Verne. La sonnerie n'y mettait qu'un terme provisoire, l'histoire reprendrait le lendemain. Et entre-temps, à l'heure de s'endormir, peut-être tracerait-elle son mystérieux chemin dans les rêveries de tel ou tel de « mes » élèves.

Je suis resté en contact avec quelques-uns d'entre eux. Une bonne vingtaine d'années plus tard, ils se souviennent de deux choses. La moto de frimeur avec laquelle je déboulais à l'école, et ces instants de lecture. La moto est depuis longtemps à la ferraille ; les mots, les livres et les histoires sont toujours là. J'aime croire que, d'une façon ou d'une autre, ils constituent une minuscule part du sédiment sur lequel ces adultes que je retrouve aujourd'hui se sont bâtis. Une parcelle de leurs fondations.

« *Pour nous autres humains, la fiction est aussi réelle que le sol sur lequel nous marchons* », écrit Nancy Huston…

Entre le début et la fin de ce texte, me voilà devenu grand-père. Le petit Simon est né hier. Je ne sais rien de ces années que nous allons vivre ensemble. Rien sauf une chose. La pièce d'à côté est remplie de livres : des albums, des contes, des BD, des romans, des récits, des aventures, des

voyages, de quoi rire, sourire, pleurer, frissonner, comprendre et réfléchir… Tous sont pour lui.

Il s'envolera sur ces histoires comme Nils sur son jars.

La fin du *Merveilleux Voyage de Nils Holgersson*, vous vous souvenez ? À vrai dire, ce n'est pas exactement la fin. Juste celle de l'avant-dernier chapitre. « *Maman ! Papa ! Je suis grand ! Je suis de nouveau un homme !* »

*Fabian Grégoire*



## *Délivrez les enfants !*

### Brigitte Smadja

Je suis née en 1955 en Tunisie dans une famille nombreuse, aimante, et qui faisait beaucoup de bruit. La parole y était profuse, les émotions s'y exprimaient et, parfois, dans la plus grande cacophonie. Chez nous, le livre tenait peu de place, voire aucune. Mes parents ont très peu connu l'école, mais j'ai toujours entendu ma mère le regretter. Lorsque nous avons traversé la Méditerranée, en 1963, pour venir vivre en France, l'école a tenu pour moi une place considérable. Par l'étude, par les livres, j'ai su très tôt pouvoir échapper au chagrin et à la difficulté de l'exil. L'école me protégeait, j'étais identique aux autres, surtout pas différente. La devise de la république me semblait avoir un sens.

« Tu travailles bien », disait ma grand-mère analphabète, et elle me regardait, à la fois fascinée et perplexe, tandis que je lisais, enfermée dans une bulle de solitude et de silence. Deux mots inquiétants, presque dangereux pour elle qui venait d'une culture où les solitaires et les silencieux étaient exclus du cercle de la famille, du clan.

C'est en France que j'ai découvert les bibliothèques, ces lieux merveilleux où l'on donnait gratuitement des livres, où l'on parlait d'une voix feutrée, où, le plus souvent, l'on se taisait, où la concentration était palpable. Lire des romans, des livres d'histoire, des dictionnaires m'ouvrait un champ de possibles, m'offrait la promesse que mon destin n'était pas déjà scellé. Je prenais un livre et j'entrais en communion avec quelqu'un qui n'était pas moi et me délivrait un instant de mon identité. Lire, c'était, et c'est toujours, simultanément, un mouvement d'ouverture et un mouvement de retrait. Pendant le temps de ma lecture, je me retirais du monde, de ses stéréotypes,

et j'accueillais des imaginaires singuliers, si différents du mien et parfois si proches. Quand je trouvais un roman qui m'emportait, j'aimais lire lentement, plus lentement encore sur les dernières pages, pour que ça dure encore un petit peu, pour différer le moment où je devrais fermer le livre. J'éprouvais le sentiment délicieux de ma liberté. J'étais à la fois, par ces vies fictives, loin de moi et rendue à moi-même, un moi indépendant des contingences familiales, culturelles, religieuses, politiques.

Les enfants et les adolescents vivent aujourd'hui dans un monde bouleversé, envahi d'images et de sons, d'informations aussi vite commentées qu'oubliées, d'injonctions publicitaires, de violences et de crises, un monde régi par l'instant, l'argent et la vitesse. Et certains sont beaucoup plus vulnérables que d'autres. Plus encore qu'à l'époque où je suis arrivée en France, la lecture, par le silence, la lenteur et la solitude qu'elle impose, vertus exactement inverses à celles du bruit, de la vitesse et des sept cent soixante-six amis sur Facebook, donne les conditions nécessaires à l'élaboration d'une pensée critique, émancipée de toutes les pressions que les individus subissent.

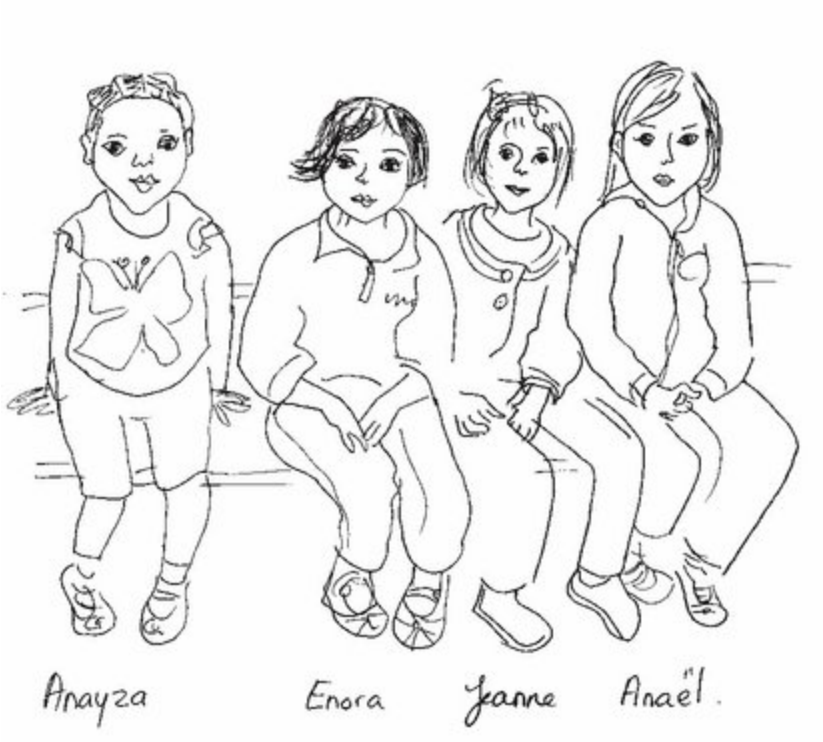
Je pense souvent à tous ceux récemment arrivés en France, je vais souvent à leur rencontre, je mesure la chance qui a été la mienne d'avoir connu ce pays à une époque où l'école républicaine pouvait encore assumer sa mission. Je suis souvent en colère quand je constate l'abandon de tant d'enfants à leur infortune.

Je rêve de salles de classe où des enfants auraient la tête penchée sur un livre, arrachés au boucan de leur cité, de leur famille, de la télé, de leurs jeux, de la pression des prédateurs de toutes sortes, ceux qui font de l'argent la seule valeur et peuvent rendre fous ceux qui n'en ont pas. Je rêve qu'il soit donné à tous les enfants le bonheur de lire, de découvrir ce plaisir d'être apaisé au point de s'endormir en tenant encore un livre à la main.

Il faut donner des livres aux enfants pour leur faire prendre conscience de tout ce qui les contraint, pour alléger leurs souffrances, pour les faire rire, pour les faire rêver, pour les aider à penser, pour les rendre libres.

Leur donner des livres comme il m’en a été donné. Pour les délivrer.

Pascale Bougeault




ENORA. – Comment tu fabriques les livres ?

JEANNE. – Pour inventer une histoire, on prend un crayon.

ANAYZA. – Et on réfléchit dans sa tête.

ANAËL. – Moi, je sais. Tu prends une feuille, des ciseaux, de la colle. Tu plies et c'est fait !

(Rencontre avec les élèves de grande section à l'école maternelle Chateaugiron-Landry, à Rennes, le 16 mai 2011.)

*Un bonbon amer ?*

Audren

Il s'était avachi dans un fauteuil rembourré, à l'extrême gauche, tout au fond de l'auditorium de la médiathèque. Il avait croisé les bras et étalé ses jambes dans l'allée pour prendre de la place. Il ne gênait personne puisque les autres enfants de sa classe de CM2 s'étaient, eux, entassés sur les trois premiers rangs afin de mieux m'entendre. Le jeune garçon me fixait de ses grands yeux sombres tandis que je m'apprêtais à lire.

– Enlève ta casquette, Arthus ! ordonna soudain l'institutrice.

Il obtempéra.

– Et rapproche-toi des autres au lieu de rester dans ton coin.

Il ne se déplaça pas, fit la moue et croisa ses bras un peu plus fort.

– Tu viens immédiatement à côté de tes camarades ou alors, tu sors d'ici ! Et tant pis pour toi si tu es privé de la rencontre avec l'auteur !

Arthus ne réagit pas.

L'institutrice leva les yeux au ciel et me fit comprendre par quelques signes curieux que nous avions affaire à un cas. Elle précisa en chuchotant :

– … Un rebelle… très futé en plus… ça n'arrange rien !

– J'aime bien les rebelles, remarquai-je.

– C'est parce que vous ne les pratiquez pas tous les jours ! Je vous assure qu'on voudrait bien les mettre au pas de temps en temps… (Elle soupira.) Toute une éducation à revoir !

– La vôtre ou la sienne ? demandai-je automatiquement, presque innocemment…

Je me surpris. Quelle mouche me piquait soudain ? Pourquoi m'autorisais-je à dire de vive voix ce qui n'apparaissait généralement que dans mes livres, lorsque mes personnages s'exprimaient à ma place ? Étais-je devenue moins diplomate (pour ne pas dire moins hypocrite), ou la fatigue de la semaine avait-elle simplement ébréché ma bienséance habituelle ?

La maîtresse, troublée, partit s'asseoir à l'autre bout de la rangée de fauteuils occupée par Arthus. Entre eux, deux dizaines de sièges vides.

Malgré sa douleur évidente, j'enfonçai le clou.

– Enfin, quand je dis « la vôtre », je ne vous vise pas personnellement, je parle de celle que l'on vous impose dans vos centres de formation, bien sûr.

– Maîtresse, je crois bien qu'Audren vous a un peu cassée ! observa une enfant au premier rang.

– Mais non, mais non ! m'affolai-je. Je n'ai voulu heurter personne ! Je disais juste que je n'étais pas d'accord avec notre système d'éducation.

– Mon père dit qu'on ne peut rien faire contre le système ! remarqua un garçon tout blond qui mâchonnait la ficelle de son sweat-shirt à capuche.

Sa voisine lui proposa d'organiser une grève ou une manifestation.

– Si vous manifestiez, que réclameriez-vous ? demandai-je. Que pouvons-nous espérer de mieux que ce que nous avons déjà ? Qu'est-ce qu'une bonne école, finalement ?

– Ce sont deux mots qui ne vont pas ensemble ! rétorqua une fille dont la voix nasillarde m'écorcha les tympans. L'école ne peut pas être bonne. C'est comme si vous parliez… d'un bonbon amer ou d'un minuscule gratte-ciel…

– Et si ces mots s'accordaient malgré tout, à quoi ressembleraient vos études ? poursuivis-je.

Tout le monde m'offrit alors une version de l'école de ses rêves : des bureaux en marshmallow au stade de foot géant, tout y passa. Certains envisagèrent même de réclamer un salaire pour assister aux cours. Je leur fis remarquer que j'attendais plutôt des propositions constructives et réalisables pour élaborer le projet d'une école idéale, mais le rêve continuait à gagner du

terrain. Je ne pouvais pas m'en plaindre : la réalité m'exaspérait si souvent. Seul Arthus s'était tu. L'institutrice, quant à elle, regardait les sièges vides.

Soudain l'enfant terrible leva la main.

– Je t'écoute, Arthus ! dis-je.

– Moi, je pense que tout va bien quand on nous donne envie d'inventer et de fabriquer. Quand on travaille avec plaisir, c'est qu'on est au bon endroit ! Dans une école idéale, on ne nous forcerait à rien et chaque élève passerait du bon temps à apprendre en s'amusant et en lisant. D'ailleurs, ce serait bien si vous nous lisiez votre roman… maintenant.

Les enfants applaudirent Arthus. La maîtresse aussi. Je m'étonnai qu'elle approuve finalement les idées de son jeune dissident. Je lus quelques lignes. Mais elle m'interrompit aussitôt. J'avais à peine eu le temps de voir quelques étoiles de bonheur scintiller dans les regards de mes auditeurs.

– Je suis désolée de mettre fin à ce bon moment, dit-elle. Mais l'heure, c'est l'heure, les enfants ! Je dois vous rendre à vos parents.

Elle se fit huer. Des larmes se précipitèrent alors dans ses yeux verts. Les élèves se mirent en rang, elle leur demanda de se taire et leur fit remarquer qu'ils ne m'avaient pas remerciée. Alors ils hurlèrent « Merci, AUDREN !!! », tel un troupeau de moutons sous ecstasy. Elle leur imposa de nouveau le silence – combien de fois par jour demandait-on le silence aux enfants ? On aurait pu en faire une matière principale au même titre que le français et les maths. Avant de quitter la salle, elle me serra la main. Chaleureusement. Je m'en voulus plus encore de l'avoir blessée.

– Je n'ai pas une place facile, je vous assure, me dit-elle.

– Je sais, je sais, acquiesçai-je en regardant les petits d'hommes reprendre le chemin d'une routine lubrifiée au beurre rance.

Et ce furent mes yeux qui, à leur tour, se gonflèrent de larmes. Heureusement, Arthus quitta le rang et s'approcha de moi en souriant :

– Les histoires, c'est l'espoir, me dit-il. Ce serait vraiment bien que vous reveniez nous voir.

Puis, malgré les remontrances de sa maîtresse qui lui reprochait maintenant de retarder le groupe, il rejoignit sans se presser le troupeau triste de tous ceux qui se laissaient faire.


Philippe Corentin

## *À qui la faute ?*

Victor Hugo

Tu viens d'incendier la Bibliothèque ?
– Oui.
J'ai mis le feu là.
– Mais c'est un crime inouï !
Crime commis par toi contre toi-même, infâme !
Mais tu viens de tuer le rayon de ton âme !
C'est ton propre flambeau que tu viens de souffler !
Ce que ta rage impie et folle ose brûler,
C'est ton bien, ton trésor, ta dot, ton héritage !
Le livre, hostile au maître, est à ton avantage.
Le livre a toujours pris fait et cause pour toi.
Une bibliothèque est un acte de foi
Des générations ténébreuses encore
Qui rendent dans la nuit témoignage à l'aurore.
Quoi ! dans ce vénérable amas des vérités,
Dans ces chefs-d'œuvre pleins de foudre et de clartés,
Dans ce tombeau des temps devenu répertoire,
Dans les siècles, dans l'homme antique, dans l'histoire,
Dans le passé, leçon qu'épelle l'avenir,
Dans ce qui commença pour ne jamais finir,
Dans les poètes ! quoi, dans ce gouffre des bibles,
Dans le divin monceau des Eschyles terribles,
Des Homères, des Jobs, debout sur l'horizon,
Dans Molière, Voltaire et Kant, dans la raison,

Tu jettes, misérable, une torche enflammée !
De tout l'esprit humain tu fais de la fumée !
As-tu donc oublié que ton libérateur,
C'est le livre ? Le livre est là sur la hauteur ;
Il luit ; parce qu'il brille et qu'il les illumine,
Il détruit l'échafaud, la guerre, la famine ;
Il parle ; plus d'esclave et plus de paria.
Ouvre un livre. Platon, Milton, Beccaria.
Lis ces prophètes, Dante, ou Shakespeare, ou Corneille ;
L'âme immense qu'ils ont en eux, en toi s'éveille ;
Ébloui, tu te sens le même homme qu'eux tous ;
Tu deviens en lisant grave, pensif et doux ;
Tu sens dans ton esprit tous ces grands hommes croître ;
Ils t'enseignent ainsi que l'aube éclaire un cloître ;
À mesure qu'il plonge en ton cœur plus avant,
Leur chaud rayon t'apaise et te fait plus vivant ;
Ton âme interrogée est prête à leur répondre ;
Tu te reconnais bon, puis meilleur ; tu sens fondre,
Comme la neige au feu, ton orgueil, tes fureurs,
Le mal, les préjugés, les rois, les empereurs !
Car la science en l'homme arrive la première.
Puis vient la liberté. Toute cette lumière,
C'est à toi, comprends donc, et c'est toi qui l'éteins !
Les buts rêvés par toi sont par le livre atteints.
Le livre en ta pensée entre, il défait en elle
Les liens que l'erreur à la vérité mêle,
Car toute conscience est un nœud gordien.
Il est ton médecin, ton guide, ton gardien.
Ta haine, il la guérit ; ta démence, il te l'ôte.
Voilà ce que tu perds, hélas, et par ta faute !

Le livre est ta richesse à toi ! c'est le savoir,
Le droit, la vérité, la vertu, le devoir,
Le progrès, la raison dissipant tout délire.
Et tu détruis cela, toi !
– Je ne sais pas lire.

*L'Année terrible*, 1872.

*© 2011, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition papier*
*© 2016, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique*
*Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse : septembre 2011*

ISBN 978-2-211-22908-1

Avec le soutien du CNL Centre national du livre
www.centrenationaldulivre.fr

Le format ePub a été préparé par Isako www.isako.com à partir de l'édition papier du même ouvrage.